

LE MONDE

histoire - art - archéologie

DE LA BIBLE



LA BIBLE

ses langues et ses traductions

Sommaire

Les langues d'écritures

- Les langues d'écritures de l'Ancien Testament, une Bible, plusieurs cultures ? par Philippe Le Moigne
- Entretien avec André Paul (audio) : Au commencement était le pluriel

Traduire, est-ce trahir ?

par Pierre Gibert

Le texte massorétique

par Jean-Daniel Macchi

Les principales versions

1. La Bible de Flavius Josèphe, par Étienne Nodet
2. Les versions latines de la Bible, par Pierre-Maurice Bogaert
3. Les versions orientales, par Christian Cannuyer

Traduire la Bible aujourd'hui

1. Choisir une traduction, par Pierre Gibert
2. Entretien avec Frédéric Boyer (audio) : La Bible des écrivains, l'aventure d'une traduction
3. La Bible en ses traditions
4. La nouvelle traduction liturgique de la Bible pour les catholiques francophones

N.B. : Vous pouvez accéder directement à l'article souhaité en cliquant sur son titre.

INTRODUCTION

La Bible ses langues et ses traductions

Après avoir défini quelles étaient les langues d'écriture de la Bible, et la spécificité de chacune d'elles, la question de la traduction s'impose. Traduire est-ce trahir ? Tout en répondant à la question, ce livre numérique étudie les différentes versions antiques de la Bible : la première forme textuelle massorétique, l'alexandrine, l'orientale, la latine, sans oublier celle de Flavius Josèphe le plus Romain des Judéens.

Des enregistrements audio, dont des entretiens avec André Paul sur les langues de la Bible et Frédéric Boyer sur l'aventure de la traduction de la Bible des écrivains, ainsi que des vidéos complètent les réponses écrites par les meilleurs spécialistes des questions posées. Bonne lecture !

Benoît de Sagazan, rédacteur en chef

À lire aussi nos conseils : [livre numérique mode d'emploi p. 87.](#)



Vue d'une partie du site de Qumrân, près de la mer Morte

Onze grottes à manuscrits (250 av.-I^{er} ap. J.-C.) ont été fouillées. © MdB

Les langues d'écritures de l'Ancien Testament, une Bible, plusieurs cultures ?

Philippe Le Moigne

Maître de conférences de langue et littérature grecques
à l'Université Paul-Valéry Montpellier III

Dans quelle langue ont été rédigées les premières versions des différents livres de l'Ancien Testament ? Nous n'allons naturellement pas procéder à un examen cas par cas, mais tenter de percevoir une dynamique ; des premières rédactions aux interférences linguistiques, nous souhaitons comprendre ce qui est en jeu dans le fait même d'écrire, dans une langue donnée, le texte de la révélation.

S'interroger sur la notion de langue originelle dans le processus d'écriture de l'Ancien Testament, c'est se pencher d'une part sur les relations entre deux langues sémitiques proches, l'hébreu et l'araméen, et d'autre part sur les rapports entre le texte massorétique, la version reçue, officielle, de la Bible hébraïque, et la Septante, la

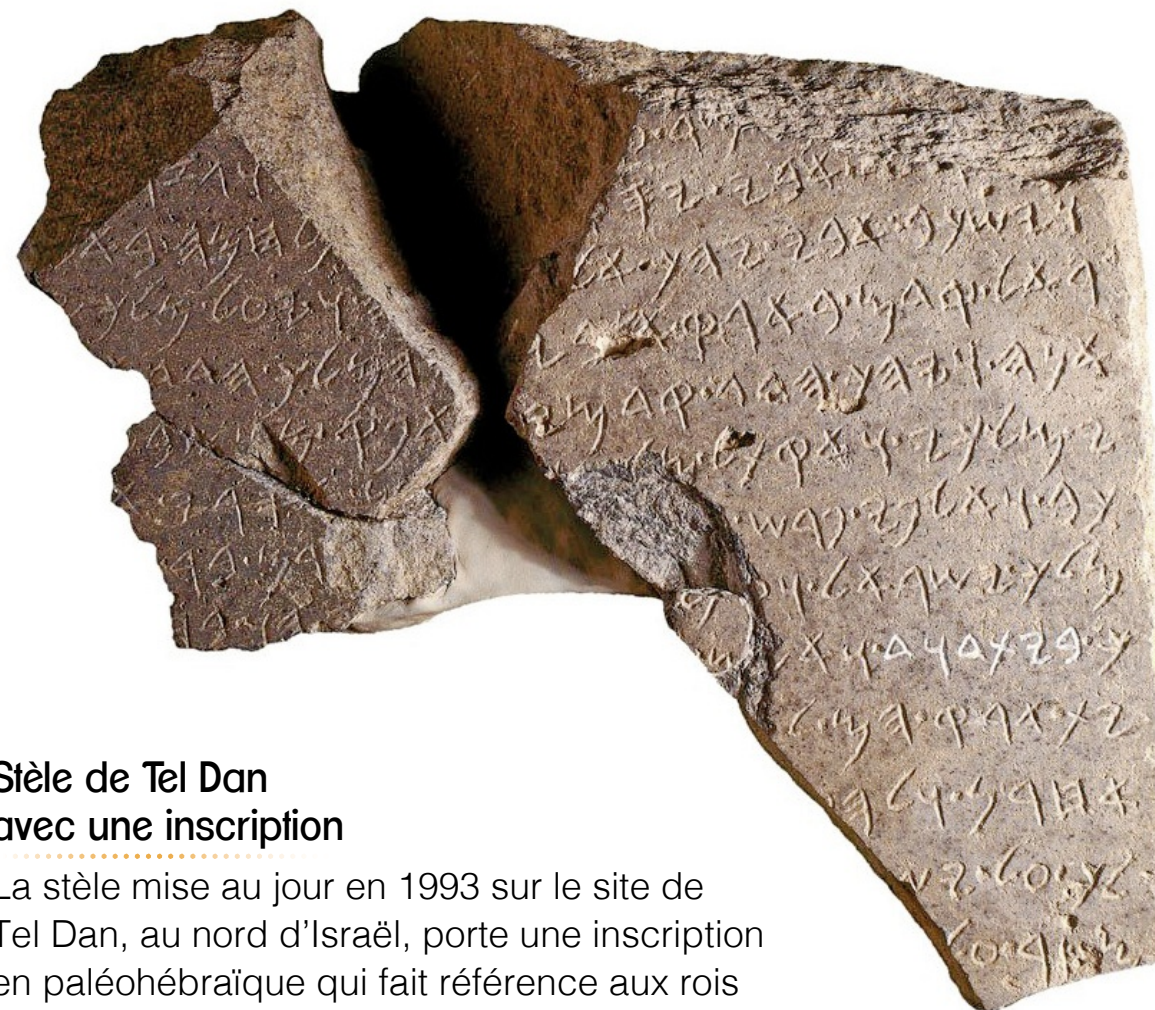
première traduction écrite de la Bible, faite en grec, mais qui est plus qu'une traduction : plusieurs livres bibliques s'y trouvent en effet, qui n'ont aucun correspondant massorétique.

La langue hébraïque

Le mot « hébreu » se rencontre à de nombreuses reprises dans l'Ancien Testament ; cependant, dans les parties dont il existe un original massorétique, il ne renvoie jamais à la langue, mais seulement au peuple ; ainsi dans sa première occurrence, en Genèse 14,13, est-il question d'« Abram l'Hébreu ». Il faut attendre la Septante, un texte écrit vers 130 ou 120 av. J.-C., pour rencontrer un adjectif qui signifie « en hébreu », lorsque

Qu'est qu'un targum ?

- Version du texte hébreu de l'Ancien Testament accompagnée de commentaires en araméen, langue qui s'était substituée à l'hébreu pendant la captivité de Babylone. [Lire la suite...](#)
- [Définition en anglais : www.bible-researcher.com](http://www.bible-researcher.com)
- [Targoum et interprétation : www.expositions.bnf.fr](http://www.expositions.bnf.fr)
- [Image d'un targum : www.common.wikimedia.org](http://www.common.wikimedia.org)



**Stèle de Tel Dan
avec une inscription**

La stèle mise au jour en 1993 sur le site de Tel Dan, au nord d'Israël, porte une inscription en paléohébraïque qui fait référence aux rois d'Israël et de sa « maison de David », au IX^e av. J.-C. Cette source extérieure au texte biblique en confirme l'enracinement dans l'histoire. © Totemico

le traducteur du livre hébraïque (mais non massorétique !) du Siracide indique dans son prologue que « les textes n'ont pas une force égale, lorsqu'ils sont dits dans leur langue originale, en hébreu, et lorsqu'ils sont traduits dans une autre langue ». Cependant il est déjà question de cette langue dans le texte massorétique ; ainsi en 2 Rois 16,26.28 (// Isaïe 36,11.13, cf. 2 Chroniques 32,18) ; Néhémie 13,24 est-il question du « judéen » (voir infra) ; et Isaïe 19,18 parle de la « langue de

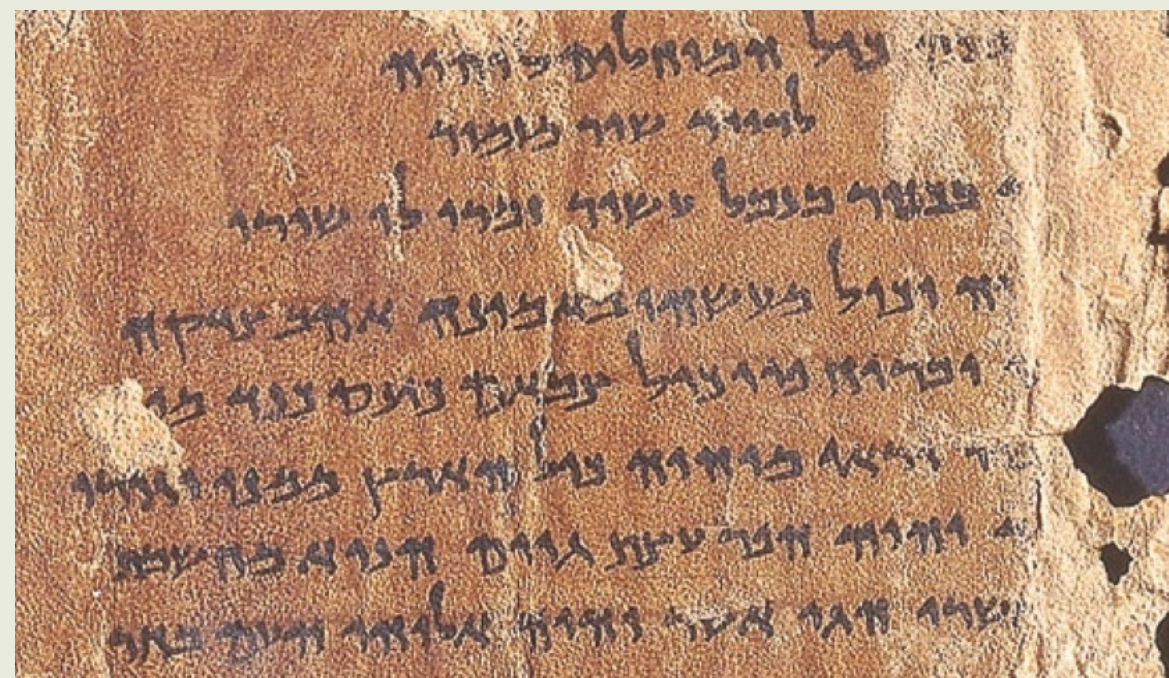
L'écriture hébraïque

Deux écritures ont servi à retranscrire l'hébreu. La plus ancienne, dite paléohébraïque, fut directement empruntée aux Phéniciens. Ceux-ci avaient mis au point, dès le début du I^{er} millénaire av. J.-C., un système alphabétique de vingt-deux lettres qui, tracées de droite à gauche, ne notaient que les consonnes.

Quand l'écriture paléohébraïque prit-elle son autonomie par rapport au modèle phénicien ? La question n'est pas anodine, car elle engage la capacité d'Israël à produire des archives dont les éditeurs bibliques pourraient s'être servis, au retour de l'Exil (538), pour composer leur grande fresque de l'histoire nationale. Il y va donc de l'historicité de celle-ci !

Dans ce débat, la découverte en 2008 d'un tesson inscrit du X^e siècle, à Khirbet Qeiyafa à l'ouest de la Judée, revêt une importance particulière (MdB 194, p. 42-43). Pour certains, il s'agit d'un exercice de scribe rédigé en hébreu, apportant la preuve de l'existence des pratiques sribales en Judée à l'époque de David ; d'autres y voient une liste de noms cananéens. L'affaire n'est donc pas close... Dans tous les cas, l'écriture paléohébraïque est bien attestée à partir du VIII^e siècle par de nombreuses inscriptions trouvées sur les territoires d'Israël et de Juda, dont la fameuse plaque du tunnel d'Ézéchiass, à Siloé, au sud de Jérusalem.

Lors de leur séjour à Babylone, au VI^e siècle, les scribes juifs découvrirent l'écriture araméenne qu'utilisait l'administration impériale néobabylonienne puis perse. Au retour de l'Exil, cette écriture, sous le nom d'hébreu carré, supplanta progressivement la précédente, pourtant toujours présente sur de nombreux manuscrits de la mer Morte



Inscription en hébreu carré

Sur ce parchemin, trouvé dans une grotte du Nahal Hever près de Qumrân, figure un fragment d'un rouleau des Psaumes.

Vers 60-70 ap. J.-C. © Totemico

(III^e siècle av. J.-C.-70 ap. J.-C.) et sur les monnaies juives jusqu'en 135 ap. J.-C.

Quand l'hébreu disparut comme langue d'usage, l'absence de notation des voyelles menaçait la bonne transmission des textes sacrés. En Galilée au VIII^e siècle ap. J.-C., un système fut imaginé par les rabbins, appelés Massorètes, pour indiquer la bonne prononciation au moyen de traits et de points répartis au-dessus et en dessous des lettres.

Estelle Villeneuve

Lire « [Enquête sur la naissance de la Bible](#) », hors-série automne 2012 du *Monde de la Bible*.



La mer Morte

Vue depuis la plage de Kalia, à côté du site de Qumrân. © MdB

Canaan». De fait, l'hébreu est une langue du groupe nord-occidental des langues sémitiques, celui qui comprend également, entre autres, l'araméen, l'ougaritique, le phénicien et le moabite; elle était effectivement parlée en Canaan, la Terre promise, et les nouveaux occupants du pays, les descendants d'Abraham, se la sont appropriée. Il semble donc naturel que les premiers textes bibliques aient été rédigés dans la langue native des auteurs, l'hébreu. Des épisodes tels que celui qui

est narré en Juges 12,6, sur l'incident de la double prononciation possible du mot *shibboleth* «épi», attestent bien d'une pratique vivante de la langue hébraïque.

L'araméen comme langue vernaculaire

Les exceptions à cet usage de l'hébreu dans le texte massorétique sont rarissimes; il est toutefois significatif que certains passages de l'Ancien Testament sont rédigés en araméen, à la faveur de l'identité d'écriture des deux langues; en effet, la première écriture utilisée pour noter l'hébreu, dite paléohébraïque,



Fragment d'un rouleau des Psaumes

Ce fragment d'un rouleau de psaumes, trouvé dans une grotte près de Qumrân, reproduit des passages des psaumes 31 (24-25), 33 (1-18) et 34 (4-20). Le 32 en est absent. Vers 60-70 ap. J.-C. Paris, musée Bible et Terre sainte. Vers 60-70 ap. J.-C. © Totemico

a été délaissée vers le V^e ou le IV^e siècle av. J.-C. au profit de l'écriture qui notait l'araméen, dite « hébreu carré », toujours en usage aujourd'hui pour les caractères d'imprimerie.

L'araméen est une langue sémitique, du groupe nord-occidental, très proche de l'hébreu. Elle est devenue, à partir du VII^e siècle av. J.-C., une langue internationale, utilisée notamment dans les Empires babylonien, assyrien et perse ; nous en avons un excellent exemple en 2 Rois 16,26.28 (// Isaïe 36,11.13). Dans ce passage, les hommes du roi de Judée

Ézéchias reçoivent l'ambassadeur du roi assyrien ; le peuple écoute, massé sur les murailles. L'Assyrien a pour dessein de conquérir la Judée, et ses discours se veulent intimidants. Les notables juifs demandent alors à leur interlocuteur de parler en araméen, langue qu'ils comprennent, plutôt que dans la langue de la Judée – afin d'éviter que le peuple ne saisisse la teneur des échanges et ne prenne peur. Bien entendu, l'Assyrien n'obtempère pas et, par intimidation, préfère transmettre ses messages dans la langue de la Judée, c'est-à-dire en hébreu. Cependant, cette ignorance de l'araméen observée chez le peuple, au temps d'Ézéchias (vers 700 av. J.-C.), ne durera pas. En effet, l'araméen fut ensuite parlé également en Terre sainte, à partir du V^e siècle av. J.-C., accompagnant un certain oublié de l'hébreu. Un texte biblique le laisse très nettement entendre ; il s'agit de la lecture solennelle de la Loi qui est faite en Néhémie 8 ; le verset 8 dit explicitement que « Esdras lut dans le livre de la Loi de Dieu, traduisant et donnant le sens : ainsi comprenait-on ce qui était lu » ; cette pratique anticipe de nombreux siècles celle des Targums, traductions araméennes de la Bible hébraïque (sans parler de la Peshitta, écrite en syriaque, dialecte araméen). En outre, nous pouvons ici renvoyer aux nombreux aramaïsmes du Nouveau Testament, qui attestent que l'araméen était une langue vivante pour ces locuteurs.

Mais l'araméen, loin d'être une seule langue de traduction,

secondaire, a également été une langue d'écriture de l'Ancien Testament massorétique, comme nous le disions. Nous lisons donc en araméen deux mots en Genèse 31.47, et l'intégralité de Jérémie 10.10-11 ; Esdras 4.8-6.18 ; 7.12-26 ; Daniel 2.4-7.28. Le cas le plus massif est celui du livre de Daniel, et l'on remarquera que la séparation entre hébreu et araméen ne recoupe pas la division littéraire du livre, entre partie prophétique (chapitres 1-6) et partie apocalyptique (chapitres 7-12) ; on notera d'ailleurs que la Septante, au moment même du passage entre hébreu et araméen, en 2,4, introduit un adverbe, *suristi* « dans la langue parlée en Syrie », notifiant ainsi le changement de langue, et compensant ainsi l'« écrasement » qui résulte dans la traduction dans une langue unique, le grec, de deux langues successives.

L'hébreu comme langue littéraire

Cependant, dans leur immense majorité, les textes massorétiques sont rédigés en hébreu. La recherche récente tend à reculer la date d'écriture de la Bible hébraïque, jusqu'à une époque postexilique (à partir de la fin du VI^e siècle av. J.-C.) où, semble-t-il, l'araméen était la langue première de la majorité des locuteurs. Cela revient à dire que l'hébreu biblique est, pour l'essentiel, une langue d'érudits ou, plus précisément, une langue littéraire, un peu à la manière des vers latins que les lycéens français du XIX^e siècle devaient écrire ; l'image est sans doute forcée, mais elle vise à faire comprendre le rapport

entre la langue hébraïque et la relative unité linguistique des livres de l'Ancien Testament, quels que soient leur date et leur lieu d'origine.

Il existe d'ailleurs deux exceptions. En effet, deux livres de la Bible sont rédigés dans un hébreu qui n'est pas véritablement l'hébreu biblique, la langue littéraire dont nous venons de parler ; il s'agit d'Esther et de Qohélet (ou Ecclésiaste), écrits, au III^e ou au II^e siècle av. J.-C., dans un hébreu plus tardif, analogue à celui que l'on trouve dans la Mishnah, commentaire de la Torah postérieur à l'ère chrétienne. Signe que l'hébreu a évolué en parallèle de sa relative fixité littéraire. La situation est donc complexe.

La Septante, ou l'hellénisation de l'écriture vétérotestamentaire

Selon la *Lettre d'Aristée*, écrit juif apologétique de date incertaine (II^e siècle av. J.-C. ?), le roi gréco-macédonien Ptolémée d'Égypte, désirant posséder dans sa bibliothèque, annexe du musée d'Alexandrie, une copie de toutes les lois connues alors, fait venir soixante-douze érudits de Judée pour qu'ils traduisent la Torah (c'est-à-dire les cinq premiers livres de l'Ancien Testament) en grec ; puis, lors d'un banquet, il est émerveillé par la sagesse des traducteurs, qui l'instruisent du pouvoir de Dieu. Il s'agit manifestement d'un écrit de propagande ; toutefois, tout n'est pas à rejeter. Notamment, le fait que la Torah (qui devient le Pentateuque dans la version grecque) a été traduite en

premier recueille l'assentiment des spécialistes ; on date ce processus de la moitié du III^e siècle av. J.-C. ; le nom de Septante (soixante-dix, en latin) provient, à une approximation près, du nombre des traducteurs, et a ensuite été étendu au reste de la traduction. En effet, c'est l'ensemble de la Bible hébraïque qui a été traduit en grec, au cours des décennies qui ont suivi.

Cependant la Septante ne contient pas seulement une traduction de la Bible hébraïque. Elle donne à lire également deux autres types d'écrits ; les premiers sont des traductions d'écrits sémitiques (hébreux ou araméens) non retenus dans la Bible hébraïque ; il s'agit par exemple du Siracide (ou Ecclésiastique), dont nous possédons la « préface » du traducteur (voir supra) ; les seconds sont des ouvrages rédigés directement en grec, tels que la Sagesse (dite de Salomon, mais datant du I^{er} siècle av. J.-C.) ou le deuxième livre des Maccabées. Nous voyons ainsi que les juifs, dès lors que le processus de traduction fut enclenché, ont parfois rédigé en grec certains de leurs ouvrages. Le grec était alors, à l'instar de l'araméen quelques siècles plus tôt, la langue internationale par excellence, à la suite des conquêtes d'Alexandre le Grand (mort en 323 av. J.-C.), qui diffusèrent la langue et la culture helléniques dans l'ensemble du monde méditerranéen.

L'exemple de Jérémie : non aux simplifications abusives

Il existe deux états du texte du prophète Jérémie : un texte « long », que l'on lit dans la Bible hébraïque ; un texte « court », attesté par la Septante, qui « omet » donc certaines parties du texte massorétique. Est-ce que le Septante, au cours du processus de traduction, a abrégé son original ? La réponse à cette question est moins simple. De manière générale – mais cette règle, comme toute règle, souffre des exceptions – une traduction, dans son souci de rendre l'original, a plutôt tendance à allonger le texte, plutôt qu'à l'abrégé. Dans le cas qui nous occupe, on pense actuellement que les auteurs de la Septante de Jérémie n'ont pas modifié quantitativement le texte qu'ils avaient sous les yeux ; il a donc existé une version courte en hébreu. La version longue que l'on lit actuellement dans cette langue est seconde, et plus tardive que la traduction grecque. On a une confirmation de cette hypothèse dans un fragment hébreu trouvé à Qumrân, minime, mais parlant ; il s'agit d'un passage du chapitre 10, où tant l'ordre des versets (du v. 5 au v. 10) que leur contenu (notamment concernant des « absences » par rapport au texte long) rejoignent le format de la Septante. Certes dans ce cas la langue hébraïque est première (le livre a d'abord été écrit en hébreu, puis traduit en grec), mais il faut reconnaître ce paradoxe apparent que la Septante est plus ancienne que le texte massorétique

«La septante et autres bibles grecques»

À la lumière des manuscrits de la mer Morte et de l'histoire des diverses traductions grecques de la Loi, notamment, l'état actuel des recherches apporte un éclairage sur le processus littéraire et culturel qui mena à la Septante.

[Lire cet article d'André Paul paru dans le hors-série du Monde de la Bible «La Bible d'Alexandrie».](#)

actuel, qui remonterait simplement à l'époque hasmonéenne. Jan Joosten, au terme d'une étude linguistique, a ainsi pu démontrer que l'hébreu des parties «supplémentaires», celles qui sont propres à la version longue, est d'un type légèrement différent, comprendre postérieur, de celui des parties communes avec la version courte.

Le retour à l'hébreu, ou la réécriture de l'histoire

Des circonstances historiques vont bouleverser ce processus d'hellénisation de la pensée et de la théologie juives. La prédication de Jésus de Nazareth, au début du I^{er} siècle ap. J.-C., va donner lieu à un autre corpus de textes, le Nouveau Testament. Certains ont vu en Jésus le Messie (d'après l'hébreu; en grec: Christ) annoncé dans quelques passages bibliques. Le Nouveau Testament est rédigé directement en grec; comme il s'agissait pour ses auteurs de se présenter comme les succes-

seurs et continuateurs des auteurs de l'Ancien Testament, ils se réfèrent souvent à celui-ci; et ils le font majoritairement en citant la Septante (elle-même étant rédigée en grec). Au tournant du I^{er} et du II^e siècle, le schisme entre christianisme (les adeptes du Christ-Jésus) et judaïsme est avéré; les chrétiens, dont le corpus spécifique, le Nouveau Testament, est rédigé en grec, vont prendre à leur compte les Écritures rédigées en grec, à savoir la Septante; les juifs vont réagir en deux temps. Tout d'abord, ils vont rejeter la Septante, désormais «récupérée» par les chrétiens, et proposer de nouvelles traductions grecques du texte hébreu. On peut citer ici la traduction d'Aquila (vers 130 ap. J.-C.), extrêmement littérale, qui pourrait avoir été influencée par l'exégèse de Rabbi Aquiba, ou encore celle de Symmaque, vers 165 ap. J.-C., dont le caractère littéraire a souvent été loué par Jérôme. Dans un second temps, ils vont rejeter le grec dans son ensemble, mais cela se fera tardivement, puisque l'utilisation de la version d'Aquila est attestée par la *Novelle 146* de l'empereur byzantin Justinien, dans la première moitié du VI^e siècle.

En définitive, c'est l'hébreu qui restera comme la langue de la Bible des juifs; il ne s'agit alors pas seulement de se démarquer de la religion concurrente, le christianisme, mais aussi de replonger dans les racines historiques de la révélation; on peut citer ici le parallélisme de Bar Kochba, le «messie» du II^e siècle ap. J.-C., qui frappa monnaie et écrivit des lettres en hébreu. Même si ce mouvement fit long feu, il atteste de la

vitalité de l'hébreu comme langue littéraire, désormais indissociable de l'identité juive.

Nous avons tenté de montrer la situation en quelque sorte dialectique de l'hébreu au sein des trois langues de l'Ancien Testament ; certes elle est la première langue attestée, et la langue de l'immense majorité de l'Ancien Testament juif ; mais il s'agit dans les faits d'une langue littéraire, analogue au grec qui, durant un certain temps, supplanta l'hébreu comme langue de la révélation juive, avant de s'avérer comme langue de la prédication chrétienne. La situation est donc différente selon que l'on regarde le début ou la fin ; dans cette dernière perspective, la Bible hébraïque apparaît comme un tout, notamment du fait de l'identité des écritures hébraïque et araméenne ; si l'on prête en revanche attention à la genèse des différents livres, on pourra être sensible aux interactions entre les langues hébraïque et grecque ; et certains livres, tels que celui de Daniel ou celui d'Esther, présentent bien une multiplicité linguistique qui illustre la complexité de la question des langues de l'Ancien Testament. ●

Pour aller plus loin

L'origine du langage et la diversité des langues dans la Bible hébraïque et la tradition rabbinique S. Kessler-Mesguich, Ecole thématique/Université européenne d'été.

Histoire des représentations de l'origine du langage et des langues, Ile de Porquerolles Var, (août-septembre 2006).

« **Variations, évolutions, rupture : une approche diachronique de l'hébreu biblique** » J. Joosten, in Bernard Pouderon, Jérôme Casas, dir., *Variations, évolutions, métamorphoses*, Colloques de l'Institut Universitaire de France (Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012), p. 93-105.

« **The Evolution of Literary Hebrew in Biblical Times: The Evidence of Pseudo-classicisms** » J. Joosten, in C. L. Miller-Naudé, Z. Zevit, eds., *Diachrony in Biblical Hebrew* (Winona Lake IN, Eisenbrauns, 2012), 281-292.

L'excédent massorétique du livre de Jérémie et l'hébreu post-classique J. Joosten, dans J. JOOSTEN – J.-S. REY (éd.), *Conservatism and Innovation in the Hebrew Language of the Hellenistic Period*, Leyde-Boston, 2008, p. 93-108.

Le livre de Jérémie en perspective : les deux rédactions antiques selon les travaux en cours P.-M. Bogaert, RB 101, 1994, p. 363-406.

La rédaction longue du livre de Jérémie doit-elle être datée au temps des premiers Hasmonéens ?

A. Schenker, EThL 70, 1994, p. 281-293.

**Audio :****Écoutez l'entretien audio avec André Paul**

© Stéphane Ouzounoff pour Le Monde de la Bible

Au commencement était le pluriel

André Paul, historien, bibliste, spécialiste de la Bible et du judaïsme ancien et rabbinique, nous explique quelles étaient les langues d'écriture de la Bible.

Interview réalisée par Benoît de Sagazan, rédacteur en chef du *Monde de la Bible*, en septembre 2013.

Écouter l'extrait 1 : L'hébreu



Écouter l'extrait 2 : L'araméen



Écouter l'extrait 3 : Le grec



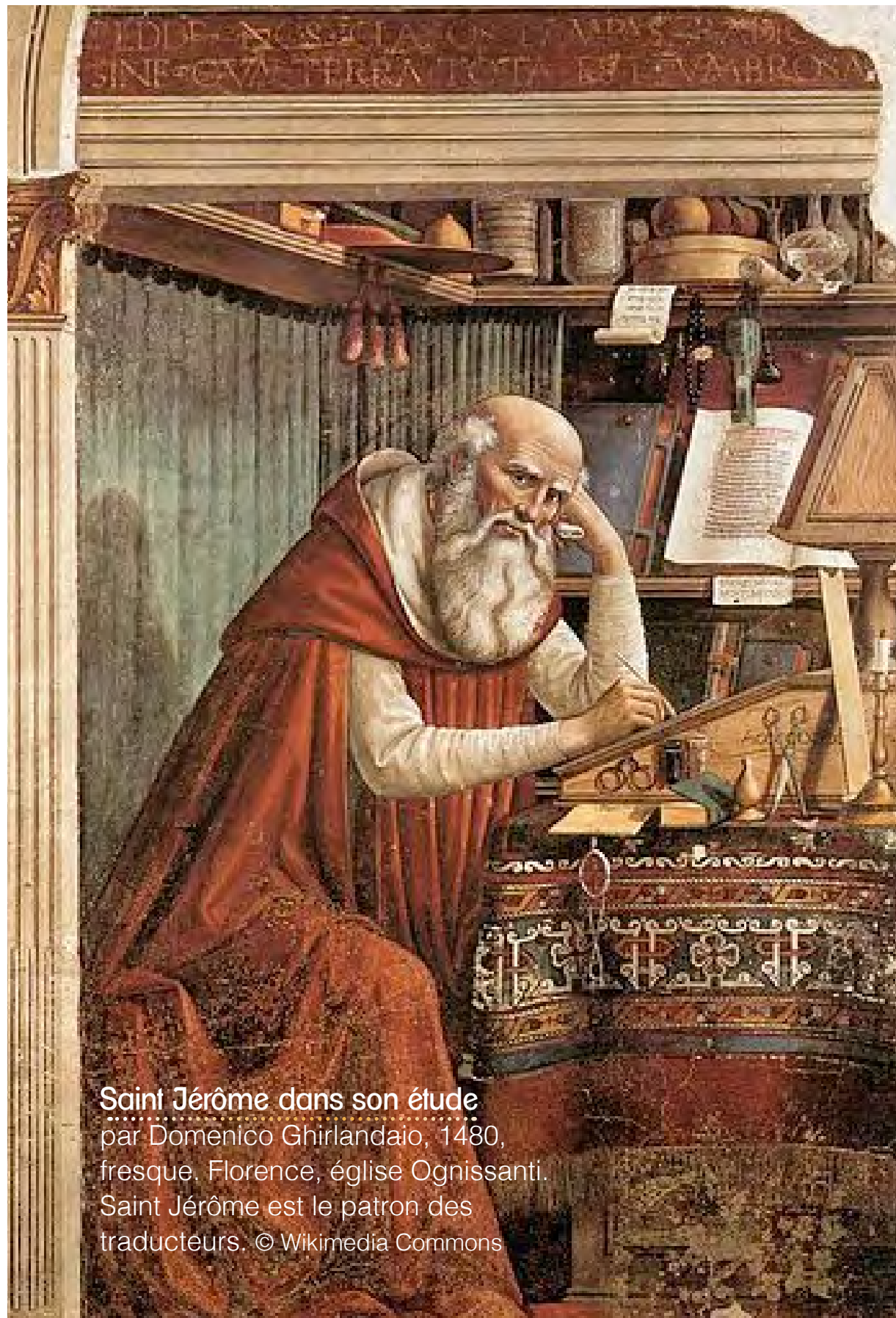
Écouter l'extrait 4 : Manuscrits de la mer Morte



Écouter l'extrait 5 : Conclusion



Écouter et télécharger en ligne la version intégrale de l'interview d'**André Paul**, en cliquant sur l'icône de gauche.



Saint Jérôme dans son étude
par Domenico Ghirlandaio, 1480,
fresque. Florence, église Ognissanti.
Saint Jérôme est le patron des
traducteurs. © Wikimedia Commons

Traduire, est-ce trahir ?

Pierre Gibert

Professeur honoraire de l'Université catholique de Lyon

La première traduction de livres bibliques en grec, au III^e siècle av. J.-C., la traduction latine de saint Jérôme aux IV^e-V^e siècles, ainsi que les multiples traductions du XVI^e siècle jusqu'au XX^e suscitèrent de nombreuses critiques. La traduction semble généralement victime de soupçons tant pour les lecteurs que pour les traducteurs ! Immersion dans une longue histoire...

Aux jours sombres de janvier 1940, Paul Valéry, s'essayant à distraire ses auditeurs du Collège de France tout en se distrayant lui-même, fit l'éloge du père Cyprien, Carme déchaux. Il invitait à le « considérer comme l'un des plus parfaits poètes de France » pour sa traduction du Cantique Spirituel de Saint Jean de la Croix. Depuis lors cependant, les critiques de cette traduction ne furent guère retenues. Un professeur aussi prestigieux, qui était aussi un grand

poète, se serait-il à ce point trompé jusqu'à ne pas reconnaître une triple trahison, de l'espagnol, du français et de l'œuvre de Jean de la Croix ?

Mais que n'entendons-nous pas depuis des siècles quant aux traductions de la Bible ! Depuis les critiques de la traduction latine de saint Jérôme, jusqu'aux plus récentes traductions, en France notamment, depuis aussi l'acharnement des Humanistes contre la Vulgate, jusqu'aux dénonciations contemporaines d'« antitraductions » dont à vrai dire on ne voit pas bien ce que signifie ce terme en dehors d'une prétentieuse incompetence. Ainsi, la traduction semble généralement victime de soupçons sinon d'a priori guère encourageants tant pour les lecteurs que pour les traducteurs !

Essayons pourtant de raison garder en commençant par estimer, au plus près de la nécessité, l'exigence de la traduction.

Une inconscience nécessaire

Il y a tout d'abord une réception de la traduction et donc une confiance qu'on peut qualifier, tant l'une que l'autre, d'inconscientes. En effet, et c'est éminemment le cas avec la Bible, la traduction en permettant l'accès du texte à un lecteur qui ignore la langue originelle est faite d'abord pour être oubliée comme traduction. Pensons à la chrétienté pré-médiévale et médiévale qui, jusqu'à la fin du XIV^e siècle, entend les Saintes Écritures dans le latin classique d'un saint Jérôme, lequel, rappelons-le au passage, avait le génie de la traduction tant par

le classicisme de son latin que par sa connaissance des langues bibliques.

Bien plus, lorsque les traductions en langues vernaculaires se répandront grâce à l'imprimerie, elles vont littéralement exploser dans l'Europe du XV^e au XIX^e siècle. Et il n'est que de se souvenir à une époque récente, le XIX^e siècle justement, du succès des traductions françaises de Genoude, de Crampon, de Segond, sans oublier les multiples rééditions de celle de Lemaître de Sacy datant de la fin du XVII^e siècle, pour réaliser l'importance de la Bible en français précisément, malgré les limites alors étroites de la culture biblique.

Depuis toujours, pourrait-on dire, lire la Bible c'était spontanément la recevoir dans sa propre langue sans qu'on soupçonnât a priori l'exactitude du texte. Et nombre d'écrivains, de Vigny à Balzac, d'Hugo à Saint-John Perse n'auront aucun complexe à lire la Bible en français, ces deux derniers n'hésitant pas à reprendre des mots et des figures, voire des expressions entières, recueillis dans les traductions à l'égard desquelles ils ne formulaient aucun soupçon.

Aussi, pouvons-nous considérer jusqu'à une époque récente, en français en particulier, que la traduction comme telle n'existe pas, qu'elle est le texte, et que lire la Bible dans le texte c'est le faire dans une traduction qu'on ne soupçonne en aucun sens du terme. Dès lors, y aurait-il une vaine défiance à vouloir dénoncer la traduction ainsi reçue et justifiée, quels que soient par ailleurs ses qualités et ses défauts ?

Traductions ou traducteurs en débat

À vrai dire, il y a toujours eu questions et débats autour des traductions, et ce, dès la plus haute Antiquité. Dès le III^e siècle av. J.-C., la première traduction de livres bibliques en grec posa des questions qui ne relevaient pas seulement du scrupule de grammairien ou de quelque cuistre de synagogue ! Évoquons ici les premiers mots de la Genèse avec le *bereshit* rendu en *archè*, ou la traduction du *nabi* (hébreu) en *prophète* (grec). Est-il possible de parler de traduction exacte au vu du sens littéral, voire littéraliste, des termes originels ? Car la distance est grande non seulement du point de vue sémantique, mais aussi du point de vue de la constitution du sens de ces termes dans leurs langues respectives.

Naturellement, la publicité que représenta l'imprimerie pour toutes les traductions ne pouvait qu'aggraver en quelque sorte l'appétence pour elles jusqu'à provoquer non seulement le doute, mais l'exigence d'une pertinence assurée dans le choix des correspondances les plus exactes et les plus convenables possibles entre les langues. Aussi, à partir du XVI^e siècle, les traductions ne cessèrent de se multiplier en même temps qu'on cherchait à recréer une sorte de canonisation de telle ou telle d'entre elles. Pensons ici à la fameuse traduction de Luther, jusqu'à faire parler de « Bible de Luther », ou encore à celles que fit deux ou trois décennies plus tard un disciple contestataire de Calvin, Castellion. Ayant d'abord « refait » toute la Vulgate, il traduit sa « Bible pour les idiots »

pour laquelle il n'hésita pas à inventer des mots français de façon à ce que le laboureur et la fille de ferme pussent lire la Bible selon l'intelligence langagière du Bugey !

Oublier la traduction ? Désormais, censeurs et réviseurs ne cesseraient de donner leur avis en jugements le plus souvent tranchants. Et même si les avis – autorisés en l'occurrence – du catholique Richard Simon pouvaient à la fin du XVII^e siècle paraître pour les luthériens insulter à la mémoire de Frère Martin, il n'empêche qu'il ne suffirait plus d'une autorité morale, aussi prestigieuse fût-elle, pour garantir la qualité d'une traduction. Et tous les efforts faits dans le « camp d'en face », dans l'Église catholique, jusqu'au XX^e siècle, afin de privilégier la Vulgate, n'en imposeraient guère à des lecteurs auxquels s'offriraient en cette fin de II^e millénaire une bonne demi-douzaine d'honnêtes traductions françaises permettant de réserver au soutien exclusif de quelque meuble bancal deux ou trois traductions farfelues.

Après tant de siècles de confiance, le doute systématique nous aurait-il envahis quant aux traductions de la Bible ? Quand on sait les polémiques que déclencha au début des années 2000 la [« nouvelle traduction » des éditions Bayard](#), on peut s'interroger sur la possibilité de quelque libre confiance envers les traductions. À l'opposé, il est vrai, se seront en quelque sorte consacrées de nouvelles « traductions canoniques », notamment en matière de textes liturgiques. Et là, de fait, se manifestent des exigences qui peuvent effectivement

faire naître le soupçon de trahison quasi officielle ou officialisée. Généralement, ce genre de « trahison » part d'une bonne intention : que la « Parole de Dieu » soit le plus accessible possible à l'auditeur et participant liturgique... À quoi s'ajoutera l'idée, sinon l'idéologie, d'une lecture lessivée de toute ambiguïté dont seuls les intellectuels et tous spécialistes se régalleraient... Enfin, et ce fut un des enjeux de la traduction des éditions Bayard, il y aurait la question de l'adaptation à la langue du moment en ce qu'elle peut avoir de plus exigeant sur le plan littéraire, quitte à renoncer à des termes considérés comme incontournables par tradition plus ou moins théologique ou spirituelle.

Sans entrer dans le débat qu'ont pu provoquer ces traductions, il est intéressant de noter ce qui se joue ici : une fidélité ou une conformité à des exigences immédiates, soit de style soit d'intelligence, qui peuvent être considérées comme trahison non seulement du texte original mais... d'une tradition de traduction ! Et là surgit un autre critère de trahison : celui de la conformité à ce qu'il faut bien considérer soit comme un jeu d'habitudes et d'usages, soit comme une exigence exclusivement pastorale et catéchétique. Ainsi surgit une sorte de chassé-croisé non seulement de traditions, mais de trahisons ! Et surgit du même coup la question : traduction ou trahison ? traduction trahison ?

Peut-on lire la Bible comme un roman ?

Dans l'émission « Les mots de la foi », Régis Burnet ose cette question apparemment provocante, mais plus sérieuse qu'elle n'apparaît : « N'est-ce pas ainsi que nous sommes entrés dans les Évangiles, en étant séduits par la figure de Jésus et de ses actes, ou enchantés par l'une ou l'autre des aventures des personnages de l'Ancien Testament ? D'où vient cette fascination et en quoi a-t-elle pu changer notre foi ? Une technique d'analyse biblique cherche à répondre à ces questions : l'analyse narrative. Et pour nous en parler, deux invités : le père André Wénin, prêtre du diocèse de Namur et professeur d'Ancien Testament à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain en Belgique, et Odile Flichy, enseignante associée de Nouveau Testament au Centre Sèvres, les facultés jésuites de Paris. »

[Emission diffusée sur KTO le 13/05/2012](#)

Regarder cette vidéo sur Youtube



Traduttore traditore...

Mais d'abord, qu'est-ce qu'une traduction ?

D'abord, et tout simplement, l'œuvre d'un traducteur ou d'une traductrice ! C'est donc un métier qui suppose formation et connaissance, mais aussi goût et intérêt. S'expriment là compétence et désir qui vont de pair avec un triple respect : du texte, de son auteur, mais aussi du lecteur. De ce fait, le traducteur remplit un triple service dont il ne peut qu'avoir conscience dans sa connaissance d'au moins deux langues qu'il met en échange de façon à réduire l'impuissance d'un lecteur qui en ignore au moins une, la langue de l'auteur et donc du texte que le traducteur va lui permettre d'atteindre.

Dans ce rôle et cette compétence, vont de soi une déontologie et une épistémologie pour un cahier des charges qui implique non seulement conscience et sérieux professionnels, mais aussi art et goût.

Il peut paraître banal sinon superflu de rappeler de telles évidences. Pourtant, traducteurs et traductrices se plaignent trop souvent, et à juste titre, de critiques et mises en doute plus ou moins systématiques ou immédiates. Or, de telles réactions témoignent le plus souvent de la méconnaissance du texte original, mais aussi de la subtilité d'un métier pour qui le mot à mot doit être banni, ne serait-ce que pour des raisons de facilité et d'élégance de lecture. Et dans le domaine biblique en particulier, on sait les limites de ces fameuses tentatives de

traduction juxta linéaire dont l'intérêt reste étroitement limité et d'un recours en tout cas passager.

Faut-il plaider pour un respect de ce métier – car c'en est un ? On connaît le jeu de mot à l'italienne : *traduttore traditore*, traducteur traître, ou traduction trahison. Qui n'a entendu, une fois ou l'autre, proférer ce simplisme, et parfois de façon systématique ? Il est bien évident, et tout traducteur le sait, que la traduction parfaite n'existe pas et n'existera jamais, surtout lorsque s'engage une esthétique qui fait également sens, notamment en poésie. Et là, les traducteurs sont les premiers à reconnaître qu'il est impossible de traduire la poésie en tant que telle puisque celle-ci repose précisément et pour l'essentiel sur l'exclusive euphonie de la langue de création. Pourtant, même dans la Bible, où l'on est le plus souvent loin de la seule poésie, certains traducteurs ont pu témoigner d'un authentique sens poétique, ainsi que nous permettait de l'évoquer Valéry en commençant. Mais la traduction n'est ni exclusivement ni d'abord faite pour la poésie ; elle est faite pour rendre atteignable un texte utile ou nécessaire à des lecteurs étrangers. Et cela, tout traducteur, toute traductrice le sait d'entrée, et trouve sa justification au nom de cette nécessité.

Disons que la traduction est un service, service du texte original naturellement, service surtout d'un autre lecteur, celui auquel l'auteur n'a en général pas d'abord pensé. Et comme tel le traducteur pense précisément et d'abord à cet autre qui doit

comprendre et donc recevoir un texte le plus fidèlement servi à la fois pour l'intelligence de l'original et pour l'agrément de la réception dans sa langue.

On peut toujours critiquer une traduction du simple fait qu'il n'y aura jamais coïncidence entre deux langues, même si des groupes linguistiques permettent de plus grandes proximités et fidélités. Aussi sera-t-il toujours nécessaire de refaire des traductions, ne serait-ce qu'en raison du vieillissement des langues de réception. Ici pourtant la traduction joue d'un certain paradoxe : alors que le texte original peut vieillir jusqu'à devenir difficilement compréhensible aux locuteurs même de sa langue de création, l'habileté et donc l'intelligence d'un traducteur peuvent toujours rendre lisible sans anachronisme outrancier un texte vieux de plusieurs siècles ou de plusieurs millénaires. De ce fait, si la traduction de la Bible sera toujours à faire et à refaire, elle ne pourra que lui garder une fraîcheur de signification grâce à la compétence de nouveaux traducteurs. C'est aussi par là que ce métier est un service, un des plus élevés en humanité puisqu'il permet à tous les descendants de Babel de comprendre et de se comprendre entre siècles et continents. ●

Le texte massorétique

Jean-Daniel Macchi

Professeur d'Ancien Testament,
doyen de la Faculté de Théologie, Université de Genève

Le «texte massorétique» correspond à la forme aboutie de la Bible juive dans sa langue originale, à savoir l'hébreu dans la plupart des cas et l'araméen dans quelques passages des livres d'Esdras, de Néhémie et de Daniel. Cette forme textuelle est centrale tant pour le judaïsme que pour le christianisme. Dans le judaïsme, il s'agit du texte de référence incontestable pour l'ensemble des livres faisant partie de la Bible. Pour le christianisme, qui considère ces livres comme une partie essentielle de son «Ancien Testament», le texte massorétique est également très important. À la suite des réformateurs soucieux de revenir à la «vérité hébraïque», les milieux protestants considèrent généralement que c'est la forme textuelle massorétique qui fait seule référence pour l'Ancien Testament. Au sein du catholicisme, bien que soient inclus dans le canon véterotestamentaire des livres «deutéro-canoniques» absents de la Bible juive et que, depuis le concile de Trente (1546), une place centrale est accordée à la traduction latine de la Bible, on souligne aujourd'hui l'importance du texte dans sa langue originale hébraïque pour les textes «proto-canoniques» de l'Ancien Testament.

Fragment de rouleau du livre d'Isaïe découvert à Qumrân

Les plus anciens manuscrits de la Bible hébraïque ont été découverts dans le désert de Juda. Les plus connus sont ceux de Qumrân. © D. R.

Au Moyen Âge, le texte massorétique fut transmis dans plusieurs grands codex manuscrits avant d'être imprimé au début du XVI^e siècle. Le codex, qui était préservé intact jusqu'au milieu du XX^e siècle dans la synagogue d'Alep, est généralement considéré comme le meilleur – et le plus ancien – témoin de la forme massorétique tiberienne de la Bible. Il date de la première moitié du X^e siècle av. J.-C. Il est aujourd'hui conservé à l'Université hébraïque de Jérusalem mais, ayant été altéré lors des troubles de 1947, une partie est désormais manquante. Dès lors, le codex de Leningrad (XI^e siècle) est le plus ancien manuscrit massorétique à être entièrement préservé. Il se trouve à la Bibliothèque de Saint-Petersbourg. Il est reproduit par la plupart des éditions scientifiques modernes de la Bible hébraïque, notamment le *Biblia Hebraica Stuttgartensia* (en cours de révision). En 1524-1525, le texte massorétique fut imprimé pour la première fois par Daniel Bomberg et Jacob Ben Hayyim, ce dernier ayant préparé l'édition en question sur la base de plusieurs manuscrits. C'est ce texte qui est aujourd'hui celui des bibles rabbiniques.

Les manuscrits bibliques non-massorétiques, notamment tous ceux antérieurs au VI^e siècle, ne comportaient que les consonnes du texte hébreu. L'indication des consonnes pouvait suffire à un bon locuteur pour comprendre et lire oralement le texte. Cependant, des choses peuvent changer d'un lecteur à l'autre, de sorte que l'indication des voyelles, des accents ainsi que d'autres types d'annotations sont nécessaires pour stan-

dardiser la lecture des textes. La particularité des textes massorétiques est précisément de contenir en plus des consonnes tout un système d'annotations. Les voyelles sont indiquées par des signes de vocalisation figurant au-dessus et au-dessous des consonnes. On y trouve aussi des signes indiquant la ponctuation et l'accentuation requise pour la lecture liturgique des textes. En outre, les grands manuscrits massorétiques comportent un système d'annotation, la « massore », figurant en marge (la *massorah qetannah*) et en bas des pages (la *massora gedolah*). Les annotations de la massore fournissent plusieurs types d'informations. La présence de mots rares, ou orthographiés de manière inhabituelle, ainsi que la récurrence des termes y sont signalées. On y trouve également des notes précisant combien de fois tel ou tel mot apparaît dans toute ou une partie de la Bible ainsi que des indications de concordance. Les annotations de la massore indiquent aussi les *ketiv-queré* c'est-à-dire les cas où les consonnes écrites dans le texte ne correspondent pas à ce qui, selon la tradition, doit être lu.

Qui étaient les « massorètes » ?

Le terme « massorète » en hébreu *ba'alé hammasorah* (maîtres de la massore) dérive d'une racine *msr* signifiant « transmettre » et « tradition ». On appelle « massorètes » les érudits qui dans le judaïsme du Moyen Âge travaillèrent à préserver le texte biblique et à en produire des copies fidèles à la tradition. Trois écoles de massorètes sont connues : une à Babylone (massorètes

orientaux); une au sud de la Palestine; et une autre à Tibériade (massorètes occidentaux), c'est cette dernière qui s'est finalement imposée.

Histoire du texte massorétique

Les plus anciens manuscrits de la Bible hébraïque ont été découverts dans le désert de Juda. Les plus connus sont ceux de Qumrân, mais d'autres ont été trouvés à Massada, Murabba'at, Nahal Hever. Ces textes ont été préservés grâce à l'aridité des lieux après y avoir été cachés au I^{er} et au II^e siècle ap. J.-C. lors des deux grandes révoltes juives (66-72 puis 132-135). Cachés au I^{er} siècle ap. J.-C., certains de ces manuscrits sont plus anciens d'un ou de deux siècles.

Les fragments de plus de deux cents rouleaux de textes bibliques du désert de Juda permettent de se faire une assez bonne idée de la nature des manuscrits bibliques utilisés alors. Il apparaît que ces manuscrits – tous uniquement consonantiques – témoignent d'états textuels assez variés. Certains (entre 30 et 40 % du total) peuvent être qualifiés de « proto-massorétiques » puisque leur contenu se rapproche des consonnes figurant dans les manuscrits massorétiques que l'on connaît 1000 ans plus tard aux X^e et XI^e siècles. Les autres, en revanche, sont assez différents des manuscrits proto-massorétiques. Les variantes sont parfois purement orthographiques mais elles changent souvent de manière significative le contenu et le sens des passages bibliques concernés.

Par exemple dans les manuscrits de type (proto-)massorétique du célèbre passage d'Esaïe 7,14 on trouve la phrase « la jeune fille enceinte enfantera un fils et elle l'appellera Emmanuel ». Dans un manuscrit de Qumrân, cependant, le « elle » est remplacé par un « il/on ». Cette différence n'est pas sans importance, dans la mesure où le « on/il » peut suggérer que le nouveau né sera très largement connu ou que ce n'est pas à la mère que revient le droit de nommer les enfants.

Des variantes comparables se retrouvent dans d'autres familles textuelles comme le Pentateuque samaritain ou la traduction grecque des Septante. L'analyse des manuscrits du désert de Juda montre donc que les manuscrits bibliques utilisés par les divers courants qui composaient alors le judaïsme (pharisiens, sadducéens, esséniens...) témoignent de formes textuelles peu homogènes. Si, au I^{er} siècle ap. J.-C., certains groupes – comme les pharisiens – avaient probablement déjà adopté un texte standard de type proto-massorétique ce n'était pas le cas dans les autres milieux.

Quoi qu'il en soit, à l'issue des périodes de troubles liés aux révoltes juives, un texte consonantique proche de ce que deviendra le texte massorétique semble rapidement s'être imposé. Les milieux rabbiniques devenus alors majoritaires au sein du judaïsme semblent, en effet, n'avoir transmis, utilisé et commenté que les textes de la famille proto-massorétique.

À partir du VI^e siècle ap. J.-C., les érudits massorétiques ont développé des systèmes permettant d'indiquer les voyelles,

les accents ainsi que certaines annotations du texte biblique consonantique. En effet, il était alors devenu nécessaire de standardiser la façon dont le texte devait être prononcé dans un contexte où la lecture de l'hébreu consonantique était devenue pour beaucoup difficile, la majorité de la population parlant alors l'araméen ou l'arabe. Il s'agissait aussi de clarifier les ambiguïtés du texte consonantique en indiquant la lecture conforme à la tradition. Enfin, profondément soucieux de préserver le texte biblique dans ses moindres détails, les massorètes cherchaient à produire des copies aussi parfaites que possible en annotant les manuscrits de manière à rendre attentifs les copistes aux particularités du texte.

Le système développé par les massorètes de Babylone est le plus ancien, il en existe plusieurs variantes. Il est notamment attesté par quelques fragments de manuscrits découverts dans la Geniza de la synagogue du Caire. La vocalisation babylonienne se caractérise par le fait que les signes de vocalisation sont situés au-dessus des lettres.

Au X^e siècle, c'est un système développé au sein de la famille des ben Asher, des massorètes occidentaux de Tibériade, qui finit par supplanter tous les autres systèmes de notations vocaliques et qui figure, dès lors, dans tous les manuscrits et éditions massorétiques ultérieurs. Le codex d'Alep, considéré comme le meilleur témoin manuscrit de la Bible hébraïque est l'œuvre d'Aharon ben Asher. ●

Pour aller plus loin

« **Masorets** » & « **Masoretic Text** » J. E. Revell, in *Anchor Bible Dictionary* (4), D. N. Freedmann (éd.), éd. Doubleday, New York et al., 1992, p. 593-599.

Guide de la Bible hébraïque. La critique textuelle dans la Biblia Hebraica Stuttgartensia T. Römer et J.-D. Macchi, éd. Labor et Fides, Genève, 1994.

L'enfance de la Bible hébraïque. L'histoire du texte de l'Ancien Testament à la lumière des recherches récentes A. Schenker et P. Hugo (éds), coll. « Monde de la Bible » 52, éd. Labor et Fides, Genève, 2005.

« **Histoire du texte de l'Ancien Testament** », A. Schenker, in **Introduction à l'Ancien Testament**, T. Römer, J.-D. Macchi et C. Nihan (éds), éd. Labor et Fides, Genève, 2009, p. 42-50.

Textual Criticism of the Hebrew Bible. Third Edition, Revised and Expanded E. Tov, Fortress, Minneapolis, 2012.

Sur le web

[Images du codex d'Alep](#) (Lisible uniquement sur Mac et PC)
[Images de rouleaux du désert de Juda](#)



Représentation de Flavius Josèphe

Illustration des
traductions de William
Whiston des *Antiquités
juives* de Flavius
Josèphe.
XVIII^e siècle. © D. R.

Les principales versions

1. **La Bible de Flavius Josèphe,**
par Étienne Nodet
2. **Les versions latines de la Bible,**
par Pierre-Maurice Bogaert
3. **Les versions orientales,**
par Christian Cannuyer

1. La Bible de Flavius Josèphe

Étienne Nodet

École biblique et archéologique française, Jérusalem

Josèphe fils de Mattathias (37-97 env.) était un prêtre né à Jérusalem. Fait prisonnier par les Romains en 67, il fut ensuite affranchi et reçut le nom de l'empereur, d'où son nom usuel de Flavius Josèphe. Après avoir publié vers 78 un récit *Guerre des Juifs*, en araméen puis en grec, il composa deux œuvres très différentes d'allure : en 93, les *Antiquités juives*, en vingt livres, où il paraphrase assez lourdement la Bible et la complète jusqu'à son temps ; enfin, vers 95, un traité apologétique en deux livres, alerte et documenté, connu comme *Contre Apion*, où il cite de nombreux auteurs grecs en vue de montrer l'antiquité de sa nation ; en fait, il ne prouve rien, bien au contraire.

Il conclut les *Antiquités* en soulignant sa compétence reconnue en matière de judaïsme, et adjoignit un appendice autobiographique (*Vie*) dont l'essentiel est une justification de ses

trois mois passés en Galilée, où il avait été envoyé en 67 pour préparer la défense contre une invasion romaine. Fait remarquable, il n'y parle que de problèmes locaux, car les Juifs galiléens étaient divisés, et il renvoie à son exposé dans la *Guerre* dès l'arrivée des Romains. Des affaires aussi provinciales ne peuvent intéresser les Gentils, mais elles sont hautement significative pour les Juifs, car la Galilée fertile, haut lieu pharisien, était le point d'arrivée du flux permanent des immigrants venus de Babylonie, et les Juifs de l'Empire romain (sauf en Égypte) étaient de même culture ; c'est là que sous Hérode le Grand (40-4) était arrivé Hillel l'Ancien, l'ancêtre de la tradition rabbinique. La conclusion qui s'impose, étoffée par d'autres indices, est nette : les *Antiquités* ont été conçues comme un manuel à l'usage des Juifs.

Quelle Bible Flavius Josèphe a-t-il utilisé ?

Contrairement à une opinion répandue, Josèphe n'a pas paraphrasé une Bible grecque, mais bien un texte hébreu issu des archives du Temple, qui lui avait été donné par Titus après la guerre. Il connaît la *Lettre d'Aristée*, qui raconte entre autres choses comment le Pentateuque a été traduit officiellement en grec et déposé en bibliothèque à Alexandrie, sous Ptolémée II au III^e siècle – c'est la Septante au sens strict – et il affirme être le premier à avoir traduit les Prophètes et les Écrits. C'est exact, mais au sens précis et restreint d'une traduction commanditée et déposée en bibliothèque publique. Il signale vingt-

deux livres : cinq de Moïse, treize de Prophètes ou historiens, et quatre de sagesse et d'hymnes, mais il ne précise pas de titre, et l'on peine à y retrouver le décompte de la Bible hébraïque usuelle. Par exemple, il a utilisé une forme hébraïque de 1 Maccabées, mais on ne sait si c'était pour lui un écrit sacré. Ou encore, il considère Daniel comme un prophète, mais on ignore s'il range parmi les Prophètes le livre à son nom, car celui-ci ne paraît pas ancien ; en effet, dans la grande vision de Nabuchodonosor en Daniel 2, il a judicieusement interprété le quatrième royaume adverse, aussi dur que le fer, comme désignant les Romains, mais le passage est forcément postérieur à l'arrivée en 63 av. J.-C. de Pompée en Judée car, auparavant, 1 Maccabées, rédigé après 104 av. J.-C., a fait un éloge appuyé des institutions romaines : c'est Rome, dominant la Méditerranée orientale depuis la chute de Carthage en 145 av. J.-C., qui a protégé dès 142 av. J.-C. l'État asmonéen naissant.

Les historiens classiques sont mal informés de l'histoire israélite. Trogue Pompée, un Gaulois contemporain d'Auguste, explique en latin que les Juifs étaient originaires de Damas, avant le VI^e siècle ; leurs rois furent Hazael, Hadad, Abraham et Israel ; celui-ci eut dix fils. L'un d'eux, Juda, mourut prématurément, et son nom fut donné à l'ensemble, d'où les Juifs. Le plus jeune fut Joseph, analogue au Joseph biblique, et celui-ci eut pour fils Moïse, qui fut expulsé d'Égypte avec d'autres lépreux. Arrivé au Sinaï, il institua le sabbat en souvenir d'un jeûne de sept jours au désert. Aaron, fils de Moïse, fut prêtre puis roi. Un

siècle plus tard Tacite, toujours méticuleux, fournit six explications de l'origine des Juifs, mais il ne choisit pas ; la première la situe en Crète, et les autres reflètent les divers auteurs grecs cités par Josèphe dans son *Contre Apion*. Le tout n'offre que de très vagues allusions bibliques, ce qui est remarquable. Apparemment, il y avait un tabou, ce qui explique que Josèphe ait invoqué le précédent de la Septante.

Il donne parfois de curieux détails parabibliques. Lorsqu'il n'a pas la Bible sous les yeux, il rapporte benoîtement qu'Abraham a été chassé de sa patrie parce qu'il voulait voler l'héritage de ses frères, puis qu'il s'est abstenu de faire la guerre au pharaon Nékao (VI^e siècle), qui avait ravi sa femme Sara. Il cite des archives phéniciennes qui permettent de comprendre pourquoi Salomon avait voulu donner vingt villes de Galilée au roi Hiram de Tyr, qui les avait refusées. Il s'agace de la tradition rapportée par Trogue.

Une traduction inégale

Flavius Josèphe affirme avoir tout traduit mais, malheureusement, il ne s'agit que d'une paraphrase, et surtout il s'en tient à la Loi et à l'histoire, omettant la plupart des passages prophétiques, sapientiels ou lyriques. Un examen minutieux permet cependant de caractériser son texte : il a de menus détails conformes à la source de la Septante ; pour le livre de Josué, il a des parentés avec la version courte et mal conservée des Samaritains ; il a des contacts nets avec certains fragments

Pour aller plus loin

Greek and Latin Author son Jews and Judaism M. Stern, éd. Magnes, 3 vol., Jerusalem, 1974-1984.

Les Antiquités juives, Flavius Josèphe trad. et commentaire par É. Nodet et al., éd. du Cerf, Paris, 1990-2010 (voir les introductions).

« **Prières de Manassé (2Ch 33,13* ; TSK 1.144* ; 4 Q 381)** » É. Nodet, RB 117 (2010), p. 345-360.

« **Les Kittim, les Romains et Daniel** » É. Nodet, RB 118 (2011), p. 260-268.

« **Sadducéens, sadocides, esséniens** » É. Nodet, RB 119 (2012), p. 186-212.

« **Galiléens (Lc 13,1...)** » É. Nodet, RB 120 (2013), p. 267-276.

Sur le web

[Flavius Josèphe et Jérusalem au I^{er} siècle, par Étienne Nodet](#)

[Lire les Antiquités juives de Flavius Josèphe sur remacle.org](#)

En Anglais :

[Flavius Josèphe on JewishEncyclopedia.com](#)

[Mireille Hadas-Lebel, Flavius Josèphe, historian of roman victory over the jews](#)

hébreux de Qumrân (Josué, 1 Samuel). Pour les livres dits tardifs, Flavius Josèphe est un témoin intéressant : son livre des Chroniques est différent du nôtre, avec en particulier la prière du roi Manassé et une succession plausible des grands prêtres jusqu'à l'exil. Pour la période perse (536-332), sa documentation est indigente : il ne connaît pas les livres canoniques d'Esdras et de Néhémie : pour l'un, il utilise un ancêtre hébreu de la variante 1 Esdras, connue seulement en grec ; pour l'autre, il ne connaît de Néhémie que le bâtisseur, mais non le réformateur, ce qui est conforme à la notice de Siracide 49,13 (où Esdras est absent).

Josèphe s'est efforcé de combler diverses lacunes, en ignorant les trous chronologiques et en mêlant systématiquement les termes « Israël », « Hébreux » et « Juifs ». À le lire, on croirait presque que ce sont les Juifs que Moïse a fait sortir d'Égypte ! Pourtant, il donne des renseignements qui obligent à douter d'une telle continuité. À propos des fameux partis qu'étaient les pharisiens et les sadducéens, apparus au II^e siècle, il indique que les premiers ont des traditions orales non scripturaires, et que les seconds, toujours présentés très négativement, n'acceptent que ce qui se rattache à l'Écriture. Il en résulte une situation étonnante : on pourrait croire que les sadducéens sont simplement les tenants de l'ancienne religion biblique, et que les pharisiens ont ajouté des coutumes traditionnelles. C'est ce qu'on a parfois cru, mais ce n'est pas ce que dit Josèphe : il affirme que les sadducéens, apparus ensuite, ont voulu

résister au système pharisien, le plus populaire, et il omet de les présenter comme champions de la religion préexilique. Cette étrangeté ne serait qu'une simple négligence si elle était isolée, mais Josèphe lui-même donne d'autres éléments sans se rendre compte de leur portée. Il faut considérer d'abord les Samaritains du mont Garizim, qui ne connaissent que le Pentateuque, et à ce titre devraient être proches des sadducéens ; leur séparation définitive d'avec les Juifs se situe vers 150 av. J.-C., après la crise maccabéenne. Josèphe donne à entendre qu'ils étaient une branche abâtardie du judaïsme, née vers l'époque d'Alexandre le Grand, mais en fait il mentionne l'intrusion en Judée d'un groupe babylonien de type Esdras-Néhémie, ce qui a provoqué l'ébauche d'une scission entre Jérusalem et le Garizim. Ce furent les ancêtres proto-pharisiens de Judas Maccabée puis de l'État asmonéen. Auparavant, il y avait bien deux temples israélites, et il est notable que le Deutéronome ne précise pas où est le « lieu que Yhwh a choisi pour faire résider son nom » ; c'est l'historiographie dite « deutéronomique » qui a tout centré ensuite sur Jérusalem. Des fouilles récentes ont révélé au mont Garizim un vaste sanctuaire yahwiste, remontant au moins au V^e siècle. Et Josèphe lui-même a dit qu'après la déportation en 722 av. J.-C. du royaume du Nord (Israël) et l'installation de colons assyrien, il a subsisté autour de Sichem un petit reste fidèle aux traditions issues de Jacob, mais apparemment sans Moïse. Sur cette législation ancienne, Josèphe reproduit un détail

donné par la *Lettre d'Aristée*: le bibliothécaire Démétrius s'était plaint à Ptolémée qu'il n'avait de la Loi qu'un exemplaire insatisfaisant, selon les gens compétents (vers 280 av. J.-C.); de fait, les traducteurs, issus des 12 tribus – donc Juifs et Samaritains –, ont apporté pour leur traduction des exemplaires meilleurs. En clair, il est suggéré ainsi que la mise au net et la publication du Pentateuque hébreu définitif s'est faite à Alexandrie au III^e siècle. Les sadducéens apportaient donc du neuf. ●

Flavius Joseph, de l'action à l'histoire

Aucune histoire du peuple juif « au temps de Jésus » ou « à la fin de la période du second Temple » ne s'est jamais écrite sans le support quasi exclusif de Flavius Josèphe. Josèphe est, de tous les historiens de langue grecque, celui qui fut le plus souvent traduit dans les diverses langues européennes entre 1450 et 1700, avant même Plutarque dont « Les Vies des hommes illustres grecs et latins » constituèrent longtemps la base de toute connaissance de l'Antiquité.

[Lire l'article de Mireille Hadas-Lebel, publié dans *Le Monde de la Bible* n° 135](#)

Les *Antiquités judaïques* vues par Fouquet

Avant la fin du Moyen Âge, les manuscrits des textes antiques relatifs à l'histoire n'ont pas bénéficié d'enluminures. Quand, au milieu du XV^e siècle, le peintre Jean Fouquet est sollicité pour illustrer le livre de Flavius Josèphe, les *Antiquités judaïques*, l'essentiel reste encore à inventer. L'époque est féconde: le goût pour les récits historiques de l'Antiquité se développe, les bibliothèques laïques se constituent et les idées nouvelles venues d'Italie se répandent, tant sur le savoir que sur l'art. Ce manuscrit, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France, à Paris, témoigne de cette effervescence.

[Lire le portfolio de Jean-Pierre Caillet, publié dans *Le Monde de la Bible* n° 135](#)



Fresque représentant saint Jérôme

Basilique San Giulio, Orta (Italie), IV^e et XI^e siècles.

© Wolfgang Sauber créative common-Basilica San Giulio à Orta

2. Les versions latines de la Bible

Pierre-Maurice Bogaert

Professeur émérite à l'Université catholique de Louvain

Du grec au latin : la *vetus latina*

La langue du christianisme dans le bassin méditerranéen fut d'abord le grec. Lorsque la nécessité s'en fit sentir, dès le II^e siècle en Afrique romaine, la Bible fut traduite du grec en latin. Ainsi Tertullien (autour de 200), qui peut recourir au grec, utilise aussi une version latine dont certains tours, certaines particularités demeureront tout au long de l'histoire de la Bible latine. Et lorsque saint Cyprien, évêque de Carthage (vers 250), compose son florilège biblique (*Libri III ad Quirinum*, souvent appelés *Testimonia*), c'est déjà, pour une part, une révision qu'il utilise. Ce processus d'incessantes révisions est caractéristique de la Bible latine. Il a entraîné d'innombrables différences de détail que saint Jérôme et saint Augustin ont sévèrement jugées. À l'exception de quelques cas particuliers, ces

différences ne prouvent nullement la pluralité des traductions. Les ressemblances sont fondamentales, et les divergences tiennent aux révisions. Les citations de Novatien (Rome, vers 250) attestent que le vieux texte africain a désormais une histoire sur le continent européen. Les liturgistes savent que la latinisation de la communauté chrétienne de Rome fut lente et n'aboutit complètement que sous le pape Damase (366-384). L'histoire de la version latine est donc, d'une part, celle des révisions selon des modèles grecs différents de ceux utilisés par la première traduction et, d'autre part, celle des modifications de vocabulaire et de style en fonction de l'évolution de la langue latine et du passage de l'Afrique à l'Europe. Ce processus ne s'est pas achevé vers 400 avec les traductions de Jérôme. L'appellation *vetus latina* (« vieille latine », *Old Latin* en anglais) convient parfaitement aux traductions et révisions antérieures à Jérôme ; elle est aussi utilisée pour d'anciennes révisions dont la date est incertaine. La première traduction avait souvent été faite sur des modèles grecs (texte dit « occidental ») très différent de ceux que les grands centres, tels Alexandrie, Césarée, Antioche, diffusèrent à partir du IV^e siècle, dont témoignent les grands onciaux grecs (*Sinaiticus*, *Vaticanus*, *Alexandrinus*) et que Jérôme utilisa.

Les sources de notre connaissance de la *vetus latina* sont : les citations, parfois à livre ouvert, dans la littérature patristique, relativement bien datées et localisées (Cyprien, Lucifer de Cagliari, Augustin, le Liber de divinis scripturis sont très

importants à cet égard) ; les manuscrits bibliques écrits à une époque où la *vetus latina* est encore en usage : beaucoup sont fragmentaires ou de lecture difficile (palimpsestes) ; des bibles carolingiennes ou médiévales dans lesquelles des livres entiers parfois sont copiés selon une ancienne version ; des gloses ou des additions dans les traductions de Jérôme selon l'hébreu, lorsque l'hébreu et donc Jérôme sont plus courts que le grec et sa version latine (c'est le cas très visiblement dans Samuel et les Proverbes) ; les cantiques bibliques, des lectures liturgiques, des antiennes dans les livres liturgiques de divers rites (milanais, romain, mozarabe, gallican).

On ne saurait assez souligner l'importance de l'ancienne version latine. C'est elle, non la version de Jérôme sur l'hébreu, qui a été la vulgate des Pères latins ; c'est elle qui a été commentée par les Pères. Le lemme en tête des commentaires a pu être altéré par des copistes pour être conformé à la Vulgate, mais le commentaire est souvent resté intact et permet de reconnaître les modifications.

L'identification des citations peut être difficile, en particulier dans certains livres de l'Ancien Testament quand la Septante diffère de l'hébreu. Les concordances latines de la Vulgate ne peuvent aider dans ces cas. Il faut chercher à partir de la concordance grecque de Hatch et Redpath, après des essais de rétroversion du latin vers le grec. Il arrive que l'ancienne version latine atteste la plus ancienne forme de la Septante (non révisée sur le texte hébreu reçu), elle-même témoin d'une

forme de l'hébreu plus ancienne que le texte reçu, parfois attestée à Qumrân, parfois non conservée. Même quand ce n'est pas le cas, le témoignage de la *vetus latina* est vénérable par son antiquité.

Saint Jérôme

On ne peut identifier Jérôme et la Vulgate. Cependant Jérôme occupe une place sans égale dans l'histoire des versions latines de la Bible. Son génie de traducteur a plus fait pour la diffusion de son œuvre que son choix de la vérité hébraïque (*hebraica veritas*), aux dépens de la Septante. Ce choix, resenti comme révolutionnaire, fut sévèrement critiqué par ses contemporains.

Durant son séjour romain (382-385), Jérôme a revu les évangiles qu'il dédicaça au pape Damase. Il dit aussi avoir fait une première révision légère du psautier dont on n'a rien gardé.

À Bethléem, après 387, il entreprit de traduire l'édition hexaplaire ou origénienne de la Septante, reconnaissable à ses signes critiques (astérisques et obèles): le psautier, qui en raison de son utilisation liturgique dans le domaine carolingien, fut appelé « gallican » et qui, introduit par Alcuin dans ses Bibles, devint la forme la plus répandue, vulgate, du psautier latin; mais aussi le livre de Job (conservé), les Proverbes, Ecclésiaste, Cantique des Cantiques (conservé), et I-II Paralipomènes, nos Chroniques (la préface est conservée), Isaïe, peut-être d'autres aussi.

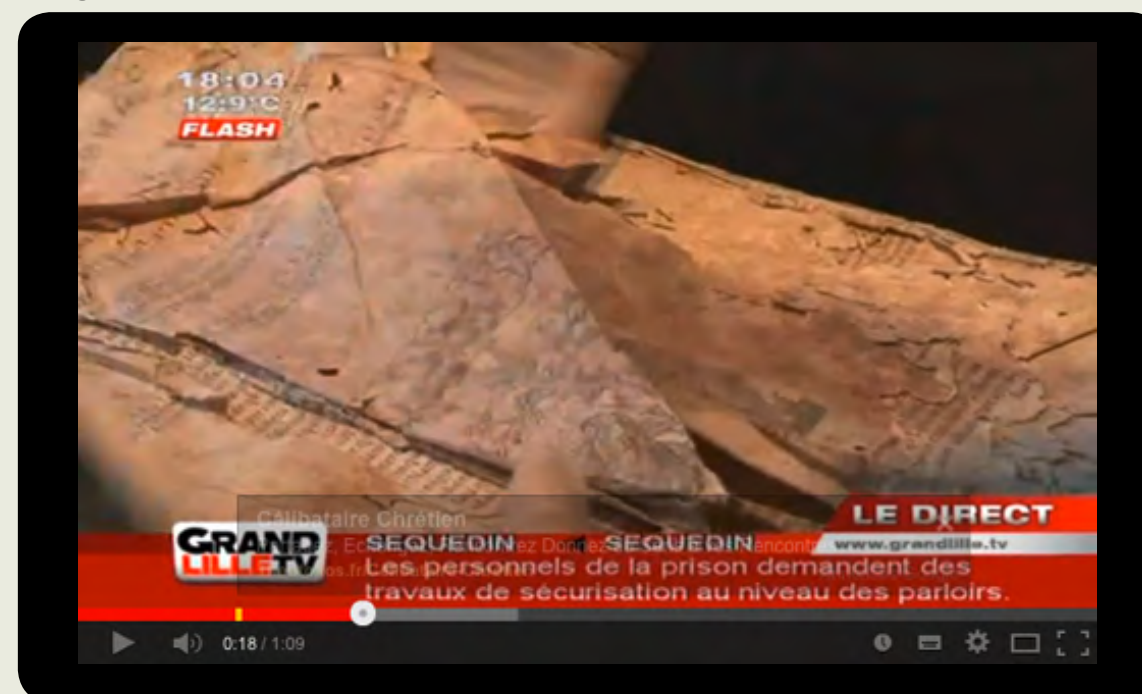
Ensuite, en s'aidant des traductions grecques d'Aquila et de Symmaque, faites sur un texte hébreu très proche du texte massorétique, il entreprit de traduire la Bible hébraïque, d'abord le Psautier *iuxta Hebraeos*, puis les Prophètes avec Daniel et ses suppléments grecs, I-II Samuel et I-II Rois précédés du célèbre prologue empanaché (*prologus galeatus*), Job, Esdras-Néhémie (en un seul livre), I-II Chroniques, Proverbes, Ecclésiaste,

Une Bible du XVI^e siècle

Une Bible du XVI^e siècle écrite en grec et latin a été retrouvée dans le placard de la mairie de Wambrechies (Nord).

[Un reportage diffusé le 14 mai 2013 par Grand Lille TV :](#)

Regarder cette vidéo sur Youtube



Cantique des Cantiques, le Pentateuque, Esther et ses suppléments grecs, Josué, Judges et Ruth. Aucun érudit n'a jamais attribué à Jérôme la traduction de la Sagesse et du Siracide, des deux livres des Maccabées, de Baruch et de l'Épître de Jérémie (Baruch 6). On reconnaît aujourd'hui que Jérôme n'a pas révisé les Épîtres pauliniennes et catholiques, les Actes des Apôtres et l'Apocalypse. La révision devenue Vulgate de ces livres est cependant contemporaine de Jérôme et pourrait être attribuée au cercle pélagien de Rome.

Jérôme n'a certainement jamais édité lui-même une Bible latine complète ni même procuré une édition groupée de ses propres traductions. Elles ont circulé d'abord séparément, grâce à ses amis romains et italiens, ainsi que les préfaces permettent de le pressentir. Dans un premier temps, elles n'ont fait qu'ajouter à la variété qu'elles voulaient combattre.

Vers la Vulgate

Dans la terminologie des Pères, y compris Jérôme, le mot *vulgata* désigne la Bible grecque dans sa forme commune (non révisée) et sa version latine. Depuis le XVI^e siècle seulement, le mot *Vulgata* désigne les bibles latines en circulation, contenant principalement les traductions de Jérôme. Aucune décision ecclésiastique à l'époque patristique n'a donné un caractère officiel à son ouvrage. Au plus tôt vers 450, les traductions de Jérôme, complétées par d'autres, furent regroupées par un éditeur-libraire utilisant la terminologie de Rufin d'Aquilée en un

seul volume (*pandectes*). Cette compilation paraît être assez bien représentée par une copie effectuée vers 800, la Bible de Saint-Germain-des-Prés (Paris, BnF, ms. lat. 11553) dont les colophons sont caractéristiques.

Il faut rappeler ici que les bibles latines à l'époque patristique se présentent sous forme d'une série de *codices* (de douze à quinze) qu'on désigne parfois du nom de *bibliotheca*. Ces collections de volumes sont rarement homogènes et pas toujours complètes (les listes canoniques suppléent). La plus ancienne mention d'une bible latine en un volume se lit chez Cassiodore (milieu du VI^e siècle) et les plus anciennes conservées datent du VII^e siècle (le palimpseste de León), et de 700 environ (l'*Amiatinus* copié à Wearmouth-Jarrow, le monastère de Bède le Vénérable, en Northumbrie). La mode des bibles en un volume se généralisa sous Charlemagne avec Théodulfe à Orléans et surtout avec Alcuin et le scriptorium de Tours, qui tous deux privilégièrent les traductions de Jérôme et les complétèrent avec d'anciennes versions latines des autres livres. Alcuin privilégia le Psautier dit Gallican et Théodulfe le Psautier *iuxta Hebraeos*. Le scriptorium de Tours diffusa de très nombreuses bibles en un volume, qui furent une première étape vers la Vulgate.

L'Antiquité et le Moyen Âge ont marqué le contenu et la forme extérieure de la bible latine. Les libraires ou les *scriptoria* ecclésiastiques introduisirent des divisions en chapitres, des préfaces, des gloses marginales et interlinéaires. Certains

corrigèrent, révisèrent même, le texte à l'aide de l'hébreu, ainsi un scribe anonyme de l'entourage de Théodulfe (vers 800) et Étienne Harding, abbé de Cîteaux au début du XII^e siècle. Il ne s'agissait le plus souvent que de choisir entre des variantes du latin. Au XVI^e siècle certains humanistes allèrent plus loin et retraduisirent l'hébreu et le grec en latin.

Les Bibles de la réforme grégorienne (sous Grégoire VII, 1073-1085), bibles monumentales ou géantes, placées dans le chœur des cathédrales et des abbayes, très nombreuses dans la seconde moitié du XI^e siècle et au XII^e marquèrent une seconde étape. Ensuite, troisième étape, les nombreuses *Biblia Parisiensia*, bibles de très petit format diffusées dans le milieu de l'université parisienne depuis le début du XIII^e siècle, achevèrent de répandre une présentation assez uniforme des livres bibliques. La division en chapitres attribuée à Étienne Langton (début du XIII^e siècle), qui est restée la nôtre, s'y imposa progressivement.

L'imprimerie apporta alors son tribut. C'est l'avant-dernière étape. Les choix éditoriaux de la Bible à 42 lignes, la Bible de Gutenberg (1452-1455), furent repris par toutes les impressions ultérieures. On y trouvait non seulement III Esdras, toujours présent dans les *Biblia Parisiensia*, mais aussi IV Esdras, tous deux à la suite d'Esdras et de Néhémie (II Esdras). Cependant les éditions protestantes placèrent ces deux livres avec les apocryphes entre l'Ancien et le Nouveau Testament, tandis que les éditions catholiques, à partir de l'édition Sixto-

Clémentine, issue du concile de Trente, les plaçaient après le Nouveau Testament comme non canoniques. Après Gutenberg, l'édition romaine indéfiniment reproduite représente la forme ultime de la Vulgate. Depuis 1553, la division des chapitres en versets numérotés, introduites par le célèbre imprimeur Robert Estienne, se répandit rapidement.

La Vulgate

Les éditions de la Vulgate, publiées depuis 1592-1593 après supervision du cardinal Bellarmin et sous la responsabilité du pape Clément VIII, contiennent : les traductions de l'Ancien Testament par Jérôme : celles sur l'hébreu de tous les livres de la Bible hébraïque (sauf le Psautier pour lequel sa traduction sur le grec hexaplaire, le « Gallican », a été retenue parce qu'elle servait dans la liturgie), ainsi que Tobie et Judith, à quoi il faut ajouter les suppléments grecs de Daniel et d'Esther ; la révision par Jérôme des Évangiles ; des traductions latines anciennes d'origines variées pour Sagesse, Siracide, I-II Macca-bées, Baruch et l'Épître de Jérémie (selon le texte des bibles de Théodulfe). La Prière de Manassé, III Esdras et IV Esdras sont donnés en appendice comme non canoniques dans un caractère plus petit : ces trois textes se trouvent en effet assez souvent dans les bibles manuscrites et toujours dans les bibles imprimées depuis Gutenberg.

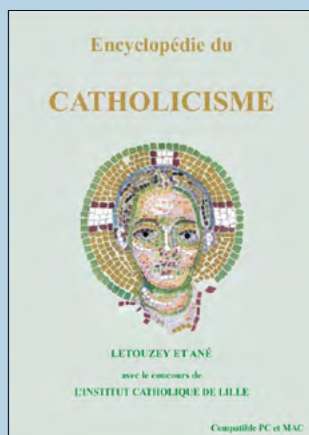
La Néo-Vulgate

En 1979, le pape Jean-Paul II promulgua une nouvelle traduction latine officielle qui était l'aboutissement d'un travail entrepris à l'initiative de Paul VI en 1965. Il s'agit dans l'ensemble d'une révision légère de la Vulgate, incorporant certains résultats de la critique textuelle et de l'exégèse modernes. Désormais Tobie et Judith ne sont plus donnés selon la version assez libre de Jérôme; ils sont traduits sur le grec avec l'aide de l'ancienne version latine. Celle-ci a été utilisée aussi pour le Siracide et pour les suppléments d'Esther (en particulier la prière d'Esther). ●

Cet article est une reprise, avec mise à jour, de « Versions latines de la Bible » dans *Catholicisme*, t. XV, col. 910-913.

Encyclopédie du Catholicisme

L'encyclopédie couvre tous les champs de la culture chrétienne: Écriture sainte, théologie, droit canonique, liturgie, art sacré, morale, spiritualité, histoire de l'Église, vie des saints... traités par les plus prestigieux spécialistes (plus de 1300 auteurs), qui ont posé un regard d'avant et d'après le concile Vatican II.



Pour en savoir plus sur l'encyclopédie, cliquez ici :

<http://letouzey.com/catalog/>

En CD Rom 220,00€

Pour la commander, cliquez ici : <http://www.letouzey.com>

[letouzey.com](http://www.letouzey.com)

Editions LETOUZEY et ANÉ,

87, bd Raspail 75006 PARIS

Tél. (33) 01 45 48 80 14 Fax (33) 01 45 49 03 43

letouzey@free.fr

Pour aller plus loin

1. Éditions

Vetus latina

Biblorum Sacrorum Versiones Antiquae seul Vetus Italica

P. Sabatier, 3 vol., Reims, 1743; repr. Turnhout, Brepols, 1976.

Itala. Das Neue Testament in altlateinischer Überlieferung

nach den Handschriften A. Jülicher, W. Matzkow, K. Aland, Berlin, W. De Gruyter, 1938-1963 (Évangiles seulement).

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel Fribourg-en-Br.: ont paru 1. *Genesis* (B. Fischer, 1951-1954), 4/5.

Ruth (B. Gesche, 2005), 6/2. *Esra I* (notre III Esdras;

B. Gesche, 2010-2013), 7/3. *Hester* (J.-Cl. Haelewyck,

2003-2008), 11/1. *Sapientia Salomonis* (W. Thiele, 1977-

1985), 11/2. *Sirach [1-24] (Ecclesiasticus)* (W. Thiele, 1977-

1985), 12. *Esaias* (R. Gryson, 1987-1997), 17. *Marcus*

(J.-Cl. Haelewyck, 2013 en cours), 19. *Iohannes* (Ph. Burton

et al., 2011 en cours), 24/1. *Ad Ephesios* (H.J. Frede, 1962-

1964), 24/2. *Ad Philippenses et ad Colossenses*

(H.J. Frede, 1966-1971), 25. *Ad Tessalonicenses...* Hebraeos

(H.J. Frede; 1975-1991), 26/1. *Ep. Catholicae* (W. Thiele,

1956-1969), 26/2. *Apocalypsis* (R. Gryson, 2000-2003).

Éditions de quelques manuscrits

Bruchstücke einer vorhieronimianischen Übersetzung

des Pentateuch aus einer Palimpseste L. Ziegler, München, 1883.

Pentateuchi versio latina antiquissima e codice

Lugdunensi, Paris, 1881; **Heptateuchi partis posterioris**

versio latina antiquissima, U. Robert, Lyon, 1900.

Par palimpsestorum Wirceburgensium E. Ranke, Wien,

1871.

Les anciennes versions latines du deuxième livre des Paralipomènes (Collectanea Biblica Latina, 8) R. Weber, Rome, 1945.

Le Psautier romain et les autres Psautiers latins apparentés (Collectanea Biblica Latina, 10), R. Weber, Rome, 1953.

Sancti Hieronymi Psalterium iuxta Hebraeos (Collectanea Biblica Latina, 11) H. de Sainte-Marie, Rome, 1954.

Les anciennes traductions latines des Machabées D. de Bruyne et B. Sodar, Maredsous (Belgique), 1932.

Vulgate

Biblia Sacra iuxta Vulgatam Versionem, (H. Quentin, R. Weber, J. Gribomont, H. de Sainte-Marie, J. Mallet, A. Thibaut), Rome, 18 vol., 1926-1995 (Ancien Testament complet);

Novum Testamentum Domini Nostri Iesu Christi Latine, J. Wordsworth, H.J.W. White, H.F.D. Sparks, A.W. Adams, 3 vol., Oxford, Clarendon Press, 1889-1954;

Biblia Sacra iuxta Vulgatam Versionem. Editio minor, R. Weber et al., Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1969, 5e éd. 2007.

Novae Concordantiae Biblicorum Sacrorum iuxta Vulgatam versionem, B. Fischer, Stuttgart, Friedrich Frommann Verlag Günther Holzboog, 1977, 5 vol.

2. Travaux

Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du moyen âge S. Berger, Nancy, 1893, repr. Hildesheim, 1976.

The New Cambridge History of the Bible. Vol. 1. From the beginning to 600 P.-M. Bogaert, **The Latin Bible**, dans J.C. Paget & J. Schaper (éds), Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 505-526.

The New Cambridge History of the Bible. Vol. 2. From 600 to 1450, P.-M. Bogaert, **The Latin Bible, c. 600 to c. 900**, dans R. Marsden & E.A. Matter (éds), Cambridge, Cambridge

University Press, 2012, p. 69-92.

Lateinische Bibelhandschriften im frühen Mittelalter (Aus der Geschichte der lateinischen Bibel, 11), B. Fischer, Fribourg-en-Br., Herder, 1985.

Beiträge zur Geschichte der lateinischen Bibeltexte (Aus der Geschichte der lateinischen Bibel, 12), B. Fischer, Fribourg-en-Br., Herder, 1986.

La Neovulgata. Precedentes y actualidad (Teologica, 47), A. García Moreno, Pampelune, Universidad de Navarra, 2^e éd. 2013.

Le monde latin antique et la Bible (Bible de tous les temps, 2), P. Petitmengin, *Les plus anciens manuscrits de la Bible latine*, dans J. Fontaine et C. Pietri (éds), Paris, Beauchesne, 1985, p. 89-127.

The Name «Vulgate» E. F. Sutcliffe, dans *Biblica* 29, 1948, p. 345-352.

Recupero d'un lavoro critico di S. Girolamo, dans A. Vaccari, *Scritti di erudizione e di filologia*, t. 2 (Storia e letteratura, 67), Rome 1958, p. 85-146.

Bibliographies courantes

Vetus Latina. Gemeinnützige Stiftung... 56. Bericht der Stiftung; 45. Forschungsbericht des Instituts, Beuron, 2012 (www.vetus-latina.de).

Bulletin de la Bible latine. VII. Onzième série dans *Revue bénédictine* 123, 2013, p. 385-413 (paraît tous les deux ans).



Enluminure de l'évangile de Marc

Manuscrit arménien de Sarkis Pitsak, XIV^e siècle.
Codex 2627, fol. 436 r. Erevan, Matenadaran. © D. R.

3. Les versions orientales de la Bible

Christian Cannuyer

Faculté de théologie, Université catholique de Lille

C'est dans les communautés chrétiennes d'Asie qu'à partir du III^e siècle apparurent les plus anciennes versions de la Bible, si l'on excepte le cas des versions judéo-araméennes et de la version grecque des Septante. Ces versions orientales anciennes sont d'un grand intérêt pour l'étude textuelle de l'Ancien et surtout du Nouveau Testament.

Quand l'Asie traduit la Bible

Dialecte araméen d'Édesse et de l'Osrhoène (Haut-Euphrate) érigé au rang de langue littéraire des chrétiens de Syrie et de Mésopotamie dès la fin du II^e siècle, le syriaque connaît un essor rapide, illustré par une riche littérature. La traduction de l'Ancien Testament connue sous le nom de Peshitta (d'un terme

syriaque qui signifie « simple », « courante ») ne remonte qu'au IV^e siècle. Les manuscrits bibliques syriaques anciens donnent des textes beaucoup plus fidèles qu'elle à la Bible hébraïque. En fait, la première version syriaque, incomplète, de la Bible (la « Vieille syriaque ») a sans doute été faite directement sur un état de l'hébreu, pré ou proto-massorétique, dès la fin du II^e siècle, dans les milieux judéo-chrétiens de Mésopotamie. Postérieurement, au plus tard au début du IV^e siècle, elle a subi des retouches influencées par les targums judéo-araméens et a été révisée en fonction de la Septante, à laquelle on a également eu recours pour les deutérocanoniques.

La première version syriaque connue d'une partie du Nouveau Testament est le fameux Diatessaron de Tatien. C'est peu après 172 que ce disciple de Justin rédige une « harmonie » des quatre évangiles canoniques, en ayant vraisemblablement aussi recours à un évangile apocryphe. L'usage des évangiles « séparés » apparaît dans le domaine syriaque vers 200. Il est définitivement imposé par l'évêque Rabboula d'Édesse (411-435), à qui l'on devrait la révision finale de la Peshitta du Nouveau Testament qui émerge dans les manuscrits des V^e et VI^e siècles.

Au V^e siècle, on aboutit ainsi à un premier achèvement de la Peshitta de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament. Quand les Églises syriaques orientale (Mésopotamie) et occidentale (Syrie) se sépareront, elles garderont ce patrimoine commun. Des traductions postérieures de la Bible en syriaque,

intégrales ou partielles, sont dues à l'évêque Philoxène de Mabboug (vers 500), à Thomas de Harqel (vers 616), à Paul de Tella (version syro-hexaplaire, vers 617) et à Jacques d'Édesse (vers 705).

Dans la première moitié du V^e siècle saint Machtots (mort en 439) mit au point l'écriture arménienne et commença à traduire la Bible, du moins selon la tradition de l'Église d'Arménie, qui attribue généreusement aussi à ce moine l'invention de l'écriture géorgienne et la traduction de l'Écriture en géorgien. Machtots aurait en fait achevé lui-même la traduction en arménien des Proverbes et du Nouveau Testament. Une équipe aurait ensuite assuré la traduction des autres livres de l'Ancien Testament, sous l'égide du catholicos Sahak, vers 433-438. Parmi les particularités de la Bible arménienne ancienne, signalons l'inclusion d'apocryphes : l'Histoire de Joseph et d'Aséneth et les Testaments des douze patriarches dans l'Ancien Testament, la Lettre des Corinthiens à Paul et la Troisième lettre de Paul aux Corinthiens dans le Nouveau Testament.

D'après les sources hagiographiques, une traduction géorgienne des Psaumes, des Évangiles, de Paul et de quelques passages de l'Ancien Testament existe dès la fin du V^e siècle. Les autres livres bibliques sont traduits plus tard. Les premiers manuscrits d'importance ne sont pas antérieurs à la fin du IX^e siècle. Une majorité d'érudits estiment qu'on est en présence d'une traduction faite sur la version vieille arménienne ; par la suite, à partir du VII^e siècle, une révision aurait été as-

surée sur le grec, favorisée par des contacts nourris avec le monde byzantin.

Les plus anciennes versions connues de parties de la Bible en arabe sont dues aux Melkites de Syrie-Palestine, à partir du milieu du VIII^e siècle. Le grand savant chrétien syro-oriental, Hunayn ibn-Ishaq (808-873) aurait traduit toute l'Écriture en arabe, mais son œuvre n'a pas été retrouvée. Une version à peu près contemporaine est celle du juif d'origine égyptienne Saadiah Gaon (882-942), chef (gaon) de l'école rabbinique de Sura en Mésopotamie.

L'existence d'autres versions anciennes de la Bible est affirmée par certaines traditions parfois difficilement vérifiables, ou simplement présumées. Il y aurait eu ainsi une version en moyen perse (ou pahlavie), faite sur le syriaque par les chrétiens de Mésopotamie, dont on a au moins retrouvé quelques fragments des Psaumes. Des extraits de la Bible en sogdien datés du VIII^e siècle, traduits pour les Nestoriens d'Asie centrale d'après la Peshitta syriaque, témoignent peut-être de l'existence d'une Bible sogdienne quasi complète. ●

Cet article est une reprise de « Quand l'Asie traduit la Bible », par Christian Cannuyer, paru dans « La Bible et l'Asie. D'Antioche à Pékin, à la rencontre du bouddhisme », *Le Monde de la Bible* n° 119 (mai-juin 1999).

Traduire la Bible aujourd'hui

1. **Choisir une traduction**
2. **La Bible des écrivains**
3. **La Bible en ses traditions**
4. **La nouvelle traduction liturgique de la Bible pour les catholiques francophones**

Selon l'Alliance biblique, en 2011 la Bible était traduite, intégralement ou partiellement, en 2538 langues et dialectes ([en savoir plus](#)). Ce qui fait de ce monument littéraire, véritable patrimoine de l'humanité, l'œuvre la plus traduite et la plus diffusée au monde.

Les pays francophones n'échappent pas à cette profusion de traductions depuis 1950, date de l'édition de la Bible de Maredsous. Parmi les plus récentes on peut signaler la dernière version de la [TOB](#) (Traduction œcuménique de la Bible) en 2010 et celle en [langue des signes](#), sans oublier l'entreprise

multimédia originale de [ZeBible](#) (Bible œcuménique pour les 15-25 ans lancée en mai 2011).

Parmi tant de propositions, laquelle choisir ? On lira avec intérêt les préconisations de [Pierre Gibert](#) dans ce livre numérique.

Pour entrer plus profondément dans ce défi des traductions contemporaines de la Bible, nous avons rencontré un éditeur, [Frédéric Boyer](#), qui confie au *Monde de la Bible* les enjeux et les défis d'une telle entreprise. Il raconte aussi comment fut reçue par le public et la critique cette « Bible des écrivains », dont la première édition est parue chez Bayard en 2001.

Ensuite, nous avons souhaité vous faire part d'un chantier ambitieux mené actuellement par l'École biblique de Jérusalem, intitulé *La Bible en ses traditions*, ainsi que la dernière-née à destination des fidèles catholiques francophones, publiée en novembre 2013 : [La Nouvelle Bible liturgique](#). ●

1. Choisir une traduction

Pierre Gibert

Professeur honoraire de l'Université catholique de Lyon

Dans la plupart des langues, il existe plusieurs bonnes traductions. En français, de telles traductions ne manquent pas, ce qui devrait empêcher de se rabattre sur n'importe quelle édition, en particulier sur ces Bibles ou morceaux choisis de Bible qui traînent parfois au fond de nos placards, rescapés du zèle indiscret de quelque secte ou société distributrice, ou de représentants de monumentales éditions aux illustrations et cartes discutables.

On pourra donc arrêter son choix sur l'une de celles que nous proposons ci-après, et dont nous indiquons sommairement à chaque fois les caractéristiques, compte tenu, comme nous venons de le dire, qu'il n'existe nulle part, en aucune langue, une traduction parfaite !

La Bible de Jérusalem (en abrégé : BJ ; Le Cerf) doit son appellation à l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, tenue par des dominicains qui en furent les maîtres

d'œuvre. Elle est le produit de la collaboration de nombreux traducteurs. Plusieurs fois révisée, elle est toujours la meilleure traduction française quant à la valeur d'ensemble, ce que confirme sa dernière édition de 1998.

La Bible d'Osty (Le Seuil), due à ce génie de la traduction de l'hébreu et du grec qu'était le chanoine Émile Osty, en collaboration étroite avec le P. Trinquet, reste excellente quant à la qualité de la traduction et de la langue. On regrettera des notes et commentaires parfois discutables.

La Traduction œcuménique de la Bible (en abrégé : TOB ; Société biblique française et Le Cerf), dans son édition révisée de 1988 et de 2010, présente des qualités analogues à celles de la Bible de Jérusalem, la collaboration œcuménique se concrétisant par le travail conjoint d'un catholique et d'un protestant pour chaque livre. L'édition de 2010, outre la révision complète de la traduction et des notes, intègre les livres appartenant aux canons particuliers des différentes confessions et Églises chrétiennes.

La Bible. Nouvelle traduction (Bayard, 2001) est due à la collaboration pour chaque livre de deux traducteurs, un exégète et un écrivain. Le projet de cette Bible consiste à proposer un renouvellement résolument moderne du vocabulaire de traduction. Parmi les « classiques » anciens, dont l'un ou l'autre ont été sérieusement révisés, on retiendra :

L'Ancien Testament de Dhorme, dans la collection « La Pléiade » (Gallimard, 2 volumes) dont la traduction est la plus rigoureuse qui soit, mais au prix d'une certaine sécheresse d'expression.

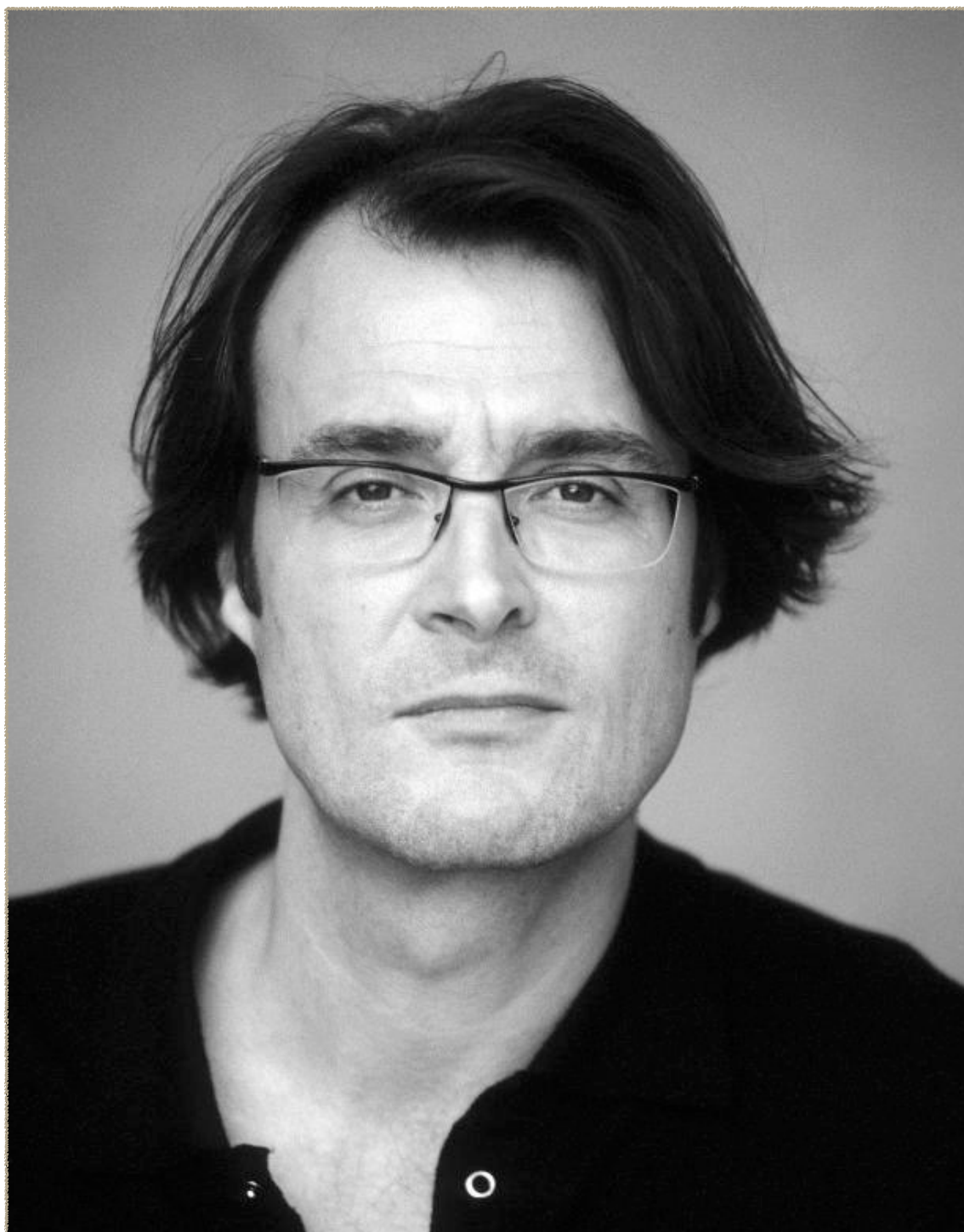
La Nouvelle Bible de Segond, traduction protestante du XIX^e siècle, entièrement révisée en 2002 et définie sur la couverture comme « édition d'étude ». Richement annotée, elle permet une étude sérieuse par les définitions et rapprochements de mots, les tableaux explicatifs, l'évocation de passages apocryphes... On regrettera que cette édition n'ait pas réintégré les livres des Maccabées disparus des bibles protestantes, non depuis la Réforme, mais depuis le XVIII^e siècle...

La Bible de Crampon, traduction catholique également du XIX^e siècle, révisée à deux reprises au cours du XX^e siècle, pour laquelle on notera la bonne qualité du français. ●

Extrait de *Comment la Bible fut écrite. Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament*, par Pierre Gibert, nouvelle édition, éd. Bayard, 2011.



Audio :
Écoutez l'entretien audio avec Frédéric Boyer



© Opal

2. La Bible des écrivains l'aventure d'une traduction

Frédéric Boyer, écrivain et éditeur, raconte les défis de la traduction de *La Bible. nouvelle traduction*, des éditions Bayard (2001), dite aussi « Bible des écrivains ».

Interview réalisée par Benoît de Sagazan, rédacteur en chef du *Monde de la Bible*, en octobre 2013.



Écouter l'extrait 1 : Les défis de la Bible des écrivains



Écouter l'extrait 2 : La réception de la Bible des écrivains



Écouter et télécharger en ligne la version intégrale de l'interview de **Frédéric Boyer**, en cliquant sur l'icône de gauche.

3. La Bible en ses traditions

Pour continuer l'œuvre d'édition de la Bible au service du public le plus large possible, commencée avec La Bible de Jérusalem, l'École biblique et archéologique française de Jérusalem (Ebaf) a entrepris depuis les années 2000 un projet de recherches visant à la publication en ligne d'une Bible de référence accessible au plus grand nombre.

[En savoir plus sur le site de l'Ebaf](#)

Sur le site de l'Ebaf on trouvera des vidéos ([en anglais](#)) qui expliquent ce projet :

Regarder cette vidéo sur Vimeo :



À l'occasion du Festival biblique, qui s'est tenu en juin 2013 au Collège des Bernardins, une table-ronde intitulée « Lire la Bible et l'écrire. L'étude des Écritures dans la vie de l'Église et dans la culture aujourd'hui » a été l'occasion d'évoquer les enjeux de ce projet éditorial. Il est possible de réécouter cette rencontre grâce à une vidéo postée sur Youtube par la télévision catholique KTO, et à laquelle participaient l'abbé Olivier Artus (Commission biblique pontificale), le cardinal Philippe Barbarin, Gilbert Dahan (CNRS, EPHE), l'abbé Alexis Leproux (Faculté Notre-Dame) et le père Olivier-Thomas Venard (École biblique et archéologique française de Jérusalem). La table ronde était animée par Régis Burnet (Université catholique de Louvain).

Regarder la vidéo de la table-ronde sur Youtube :



4. La nouvelle traduction liturgique de la Bible pour les catholiques francophones

Par l'intermédiaire de la Commission Épiscopale Francophone pour les Traductions Liturgiques (CEFTL), les évêques francophones ont proposé une traduction intégrale et entièrement nouvelle de la Bible. Une des singularités de cette traduction est d'être anonyme. Cette Bible est disponible en librairie depuis le 22 novembre 2013.

La nouvelle bible liturgique présentée par [Télé Lyon Métropole](#) :

Regarder cette vidéo sur Youtube



Elle a été établie dans la fidélité aux manuscrits bibliques sources, rédigés en hébreu, en araméen et en grec. Destinée autant à la lecture qu'à l'écoute, une attention particulière a été portée à sa compréhension orale. Cette traduction intégrale a représenté plus de dix-sept années de travail. Le travail exégétique a été confié à plus de soixante-dix spécialistes, exégètes, hymnographes, hommes et femmes de lettres. Un appareil de notes et de présentations pédagogiques de chacun des livres bibliques est présenté, expliquant la source puis le parti pris retenu, ainsi les choix sont toujours annoncés, expliqués, justifiés. Cette traduction officielle a été approuvée par Rome et tous les évêques francophones d'Afrique du Nord, de Belgique, du Canada.

Ces textes seront lus prochainement dans la liturgie et la catéchèse catholiques dès l'entrée en vigueur des nouveaux lectionnaires. Parmi les nouveautés, sont notamment présentées des formulations du Notre Père, la nouvelle prière du Magnificat, et la traduction renouvelée d'autres textes essentiels : « Ne nous soumetts pas à la tentation » devient « Et ne nous laisse pas entrer en tentation ».

En librairie, les lecteurs pourront la trouver sous différents formats : édition de référence cuir, en grand ou petit format...

En savoir plus sur www.bibleliturgie.com

Cette nouvelle traduction a été présentée aux évêques de France, le 9 novembre 2013. Dans la vidéo ci-dessous mgr Aubertin (président de la Commission épiscopale pour la liturgie et la pastorale sacramentelle), mgr Gueneley (président de l'Association épiscopale liturgique pour les pays francophones) et le père Jacques Rideau (directeur du Service national de la pastorale liturgique et sacramentelle) parlent de cette nouvelle Bible liturgique.

[Interview pour KTO du 09/11/2013 :](#)

Regarder cette vidéo sur Youtube



Une Bible qui doit être proclamée

Selon le père Henri Delhougne, coordinateur du chantier de la traduction liturgique de la Bible : « Il est vrai qu'il y a déjà beaucoup de traductions françaises de la Bible, et la plupart sont de bonne qualité. Mais aucune n'a été rédigée en vue d'être proclamée en public. [...] Cette exigence particulière s'ajoute à la première qualité que l'on attend de toute traduction : la fidélité au sens d'origine. Et cela vaut singulièrement pour une traduction biblique. Là, il ne s'agit pas seulement de déontologie de la traduction, mais de la juste transmission de la parole que Dieu nous adresse par le média du texte scripturaire. Il y a donc un enjeu théologique qui décuple l'exigence de fidélité. Pour réaliser une traduction qui soit fidèle, « proclamable » et liturgique, il fallait que chaque équipe compte des spécialistes aux compétences variées. En outre, leur travail devait être un travail d'équipe, de plusieurs équipes. Et chaque équipe devait effectivement se réunir pour travailler et débattre. [...] Soixante-dix personnes ont participé à cette traduction, dans des mesures diverses. Il y en avait soixante-dix aussi, dit la lettre d'Aristée, pour la traduction grecque du Pentateuque deux siècles avant le Christ... » ●



En couverture: Le rouleau du Temple

30 av. J.-C.-20 ap. J.-C. Jérusalem, Sanctuaire du Livre.

© Zev Radovan

Édité par BAYARD PRESSE S. A., Société anonyme à Directoire et Conseil de Surveillance. 18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex.

Téléphone: 01 74 31 60 60. Fax: 01 74 31 60 61.

Directeur de Bayard Presse: Georges Sanerot, président du directoire.

Directeur: Jean-Marie Montel. Directrice des rédactions: Anne Ponce.

Rédacteur en chef: Benoît de Sagazan. Maquettiste: Laurent Sangpo.

Secrétaire de rédaction unique: Hélène Roquejoffre.

Directrice marketing éditeur: Christine Auberger.

Directrice marketing audience: Guylaine Colineaux.

Reproduction d'articles interdite sauf autorisation de la Direction.

ISBN: 978-2-909820-35-4. Prix: 6,99 euros.

Livre numérique mode d'emploi

Merci d'avoir téléchargé ce livre numérique sur votre ordinateur ou votre tablette. Voici quelques conseils pour lire au mieux cet ouvrage multimédia.

Sur un ordinateur

Pour trouver rapidement un texte vous pouvez cliquer directement sur le titre affiché dans le sommaire.

Pour écouter les entretiens audio produits par *Le Monde de la Bible* en direct vous devez avoir une connexion internet.

Pour les écouter plus tard, ou sur un support mobile (tablette ou smartphone), vous devez les télécharger via l'icône « Soundcloud », puis cliquez sur « share », puis sur « embed », et copier le code sur votre appareil mobile. Pour ouvrir les liens Internet proposés, vous devez cliquer sur le [texte en bleu souligné](#), une fois la connexion Internet établie.

Pour visionner les vidéos suggérées, via les plateformes Youtube, Dailymotion, ou Vimeo, vous pouvez soit cliquer sur l'image de la vidéo soit sur le lien [\(texte en bleu souligné\)](#) qui l'accompagne.

Vous pouvez également en sélectionnant un mot ou un morceau de texte (avec votre souris d'ordinateur) surligner le mot ou le passage sélectionnés ou les accompagner d'une note personnelle...

Sur votre tablette

Vous pouvez en écartant les doigts posés sur l'écran agrandir à volonté les textes et les images.

Pour trouver rapidement un texte vous pouvez cliquer directement sur le titre affiché dans le sommaire.

Vous pouvez cliquer sur les différents liens et son comme sur un ordinateur (lire ci-dessus)

Attention. Sur Ipad, l'ouverture d'un lien ou d'une vidéo peut fermer le livre numérique. Pour retrouver la lecture du livre numérique, vous devez le rouvrir. Vous pouvez également en sélectionnant un mot ou un morceau de texte (avec vos doigts sur l'écran d'une tablette) surligner le mot ou le passage sélectionnés ou les accompagner d'une note personnelle...